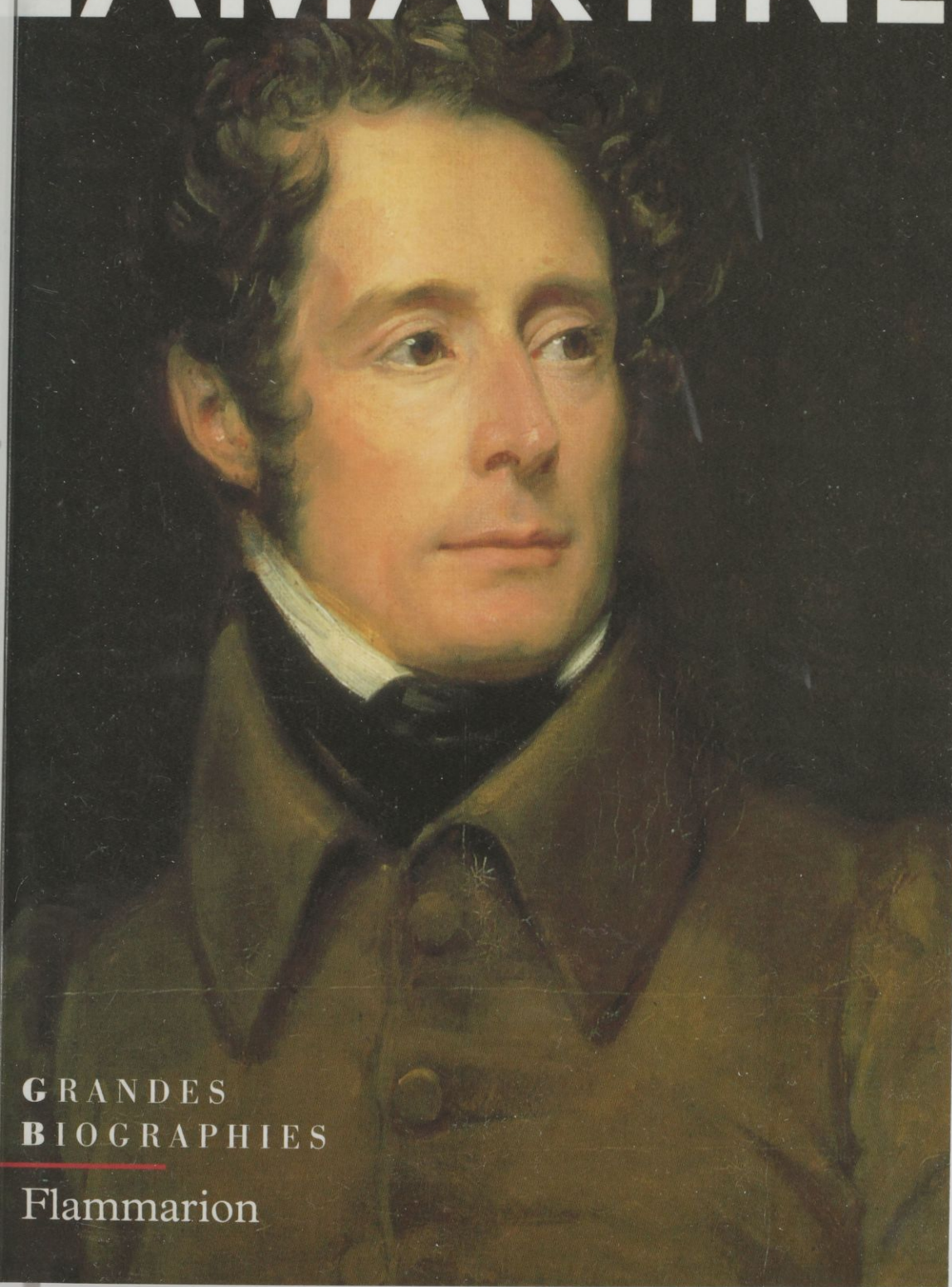


GÉRARD UNGER

# LAMARTINE



GRANDES  
BIOGRAPHIES

Flammarion

23406782

92

L

Gérard Ugeux

LAMARTINE

Poète et homme d'État



Flammarion

8

D410N  
6281

LAMARTINE  
Poète et homme d'état

Gérard Unger

0800 1001 5025-10

LAMARTINE  
Poète et homme d'État

2.000 pages

© Flammarion 1978  
ISBN 2-264-01212-X

Flammarion

Césaire Léger

DL-25 02 1998 08034

LAMARTINE  
Poète et homme d'État

© Flammarion, 1998  
ISBN : 2-08-067353-X  
*Imprimé en France*

INTRODUCTION

LAMARTINE - LE MYSTÈRE ET L'ORDRE

*à mon père*

1800 1800 1800

1800 1800

1800 1800  
1800 1800  
1800 1800

## INTRODUCTION

### LAMARTINE : LE MYSTÈRE ET L'OUBLI

Qui connaît en...  
plus ses poèmes — si ce n'est par...  
apport à l'histoire politique, pour...  
semble se limiter à l'épisode de la...  
1848. L'œuvre de Lamartine est...  
d'un poète un peu engagé — « pléiade...  
explains et les douleurs de son...  
giques. La plupart des Français...  
deux l'opinion dominante...  
fin de siècle dément : « Lamartine...  
Bugey non borné — L'homme...  
perdu dans ses *Adieux*, à la...  
La politique, lui, en fait le plus...  
tant sur le devant de la scène...  
par les mutations de l'histoire. Alors...  
la statue et en passe au chemin...  
Pourtant, si on y réfléchit, des...  
un poète peut-il prescrire la...  
plus souvent des hommes politiques...  
parfois des militaires en raison...  
plus est médiocre et déglorieux...  
poète a suffisamment de qualités...  
pouvait, pourquoi n'y a-t-il que...  
révolutionnaires devaient leur...  
Lamartine n'a été ni gaullois ni...  
plus de vingt ans après.

Il y a donc un mystère Lamartine. Mystère qui pour moi, n'a...  
fait que s'épauler au fil de mes lectures. Le poète, pouvait-on lire



INTRODUCTION  
LAMARTINE : LE MYSTÈRE ET L'OUBLI

Qui connaît encore Lamartine? Il fait toujours partie de ces gloires littéraires et historiques qu'on respecte, qu'on estime, qu'on cite de temps à autre, mais qu'en réalité on ignore. Bien qu'il demeure présent dans les manuels scolaires, on n'apprend plus ses poèmes – si ce n'est peut-être encore *Le Lac*. Quant à son apport à l'histoire politique, pour ceux qui se le rappellent, il semble se limiter à l'épisode de la défense du drapeau tricolore à l'Hôtel de Ville le 25 février 1848. L'image de Lamartine est celle d'un poète un peu geignard – « pleurard », disait Musset –, étalant ses plaintes et les douleurs de son âme dans des milliers de vers élégiaques. La plupart des Français d'aujourd'hui partagent sans doute l'opinion amusante mais caricaturale de Jules Lemaître à la fin du siècle dernier : « Lamartine est trop gnanngnan, et Victor Hugo trop boum-boum. » L'homme apparaît comme dolent, perdu dans ses *Méditations*, à la poursuite d'amours impossibles. Le politique, lui, est tout au plus un météore placé quelques instants sur le devant de la scène et disparu presque aussitôt, happé par les tourbillons de l'histoire. Alors, on ôte son chapeau devant la statue et on passe son chemin...

Pourtant, si on y réfléchit, des questions surgissent : comment un poète peut-il prendre la tête d'une révolution? On y trouve le plus souvent des hommes politiques au tempérament vigoureux, parfois des militaires ou même des aventuriers, mais un poète, qui plus est méditatif et élégiaque, n'y semble guère à sa place. Et si ce poète a suffisamment de qualités politiques pour conquérir le pouvoir, pourquoi n'y reste-t-il que trois mois? On sait bien que les révolutions dévorent leurs propres enfants mais, que l'on sache, Lamartine n'a été ni guillotiné ni fusillé; il est mort dans son lit... plus de vingt ans après!

Il y a donc un mystère Lamartine. Mystère qui, pour moi, n'a fait que s'épaissir au fil de mes lectures. Le poète, pouvait-on lire

ici ou là, avait été ultraroyaliste dans sa jeunesse. Comment dès lors un monarchiste a-t-il pu devenir, quelque trente ans plus tard, le proclamateur de la République? Les exemples abondent d'hommes politiques qui commencent leur carrière à gauche, sinon à l'extrême gauche, pour la finir à droite, mais le cas inverse est bien plus rare. Tout au plus peut-on citer François Mitterrand, dont on sait par ailleurs qu'il aimait beaucoup Lamartine.

Sur les conseils d'un ami historien, je me suis finalement décidé à mener des recherches. Et les découvertes n'ont pas manqué. En ce qui concerne l'écrivain d'abord, qui mérite bien mieux que les quelques vers cités sempiternellement (« Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé »; « Ô temps! suspends ton vol, et vous, heures propices! Suspendez votre cours »). Les contemporains de Lamartine ne s'y sont pas trompés, qui ont fait un triomphe aux *Méditations* en 1820, aux *Harmonies* en 1830, puis à *Jocelyn* en 1836, même s'ils ont jugé sévèrement d'autres œuvres. Lamartine est le premier poète romantique – en fait, le premier vrai grand poète depuis Ronsard et du Bellay. Il a ouvert la voie à ses cadets illustres : Vigny, Hugo, Nerval, Musset. Il a su traduire les élans de son cœur et de son âme en vers harmonieux et mélodieux dans lesquels toute une génération a retrouvé son amour de la nature, son « mal de vivre » et ses interrogations religieuses. Certes, aujourd'hui, le lecteur peut être gêné par la langue encore très classique de Lamartine, marquée par l'académisme du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant, et on peut partager le jugement de Rimbaud : « Lamartine, quelquefois voyant mais étranglé par la forme vieille. » Il n'empêche : il y a des pages admirables dans les poèmes de Lamartine, des premières élégies jusqu'aux derniers vers de *La Vigne et la Maison* de 1856.

Quant à l'œuvre en prose, elle est tout simplement remarquable, et l'on peut déplorer qu'elle soit occultée : la collection de « La Pléiade » n'a publié que les poèmes, négligeant les *Confidences* et *Graziella*, *Raphaël* et l'*Histoire des Girondins* ou encore les grands discours. Or Lamartine est un excellent prosateur, qui sait donner vie et rythme à ses récits, mêlant l'art de la description et du portrait à celui de la narration. La langue de ses écrits en prose apparaît plus moderne et plus vive que celle de ses vers. Une réédition d'au moins certaines de ces œuvres serait la bienvenue – à l'exclusion des écrits de vieillesse, ses « travaux forcés littéraires », disait-il, et qui comprennent souvent de médiocres compilations historiques, composées à des fins pécuniaires.

En ce qui concerne l'homme, sa correspondance et les jugements de ses proches nous permettent de découvrir un Lamartine très différent de l'image qu'il a bien voulu donner de lui-même. Le masque de l'amoureux pleurant sans cesse son Elvire ou scrutant en permanence ses états d'âme était commode et correspondait à l'attente du public littéraire à l'époque romantique. La réalité est tout autre, et beaucoup plus vigoureuse. Alphonse de Lamartine aimait la vie<sup>1</sup>, les femmes, le jeu, l'argent et les plaisirs qu'il procure. Cet homme élancé et svelte – un mètre quatre-vingt-deux, haute taille pour l'époque –, excellent cavalier, a été longtemps un grand séducteur, de femmes d'abord, puis de parlementaires et des foules, grâce à sa voix forte et grave et à son talent d'orateur. En bon gentilhomme terrien, il n'aimait rien tant que se promener dans ses propriétés des heures durant, à pied ou à cheval, et discuter avec les paysans qu'il rencontrait de l'état des récoltes et de la qualité de la vigne et du vin : « Je ne suis pas un poète, je suis un grand vigneron », est-il allé jusqu'à dire. C'est excessif – il a connu bien des déconvenues avec ses vins, lui qui savait si peu gérer –, mais Lamartine n'était pas, ou pas uniquement, un poète éthéré, c'était aussi un propriétaire foncier dont les bottes s'enfonçaient dans la glaise.

Pour ce qui est de la politique, objet central de cette recherche, il apparaît qu'elle est pour lui bien plus qu'un simple passe-temps. Dès sa jeunesse, le vicomte de Lamartine s'intéresse à la vie de la cité et veut y jouer un rôle : « Un héros de bon sens, voilà le grand homme politique [...] Ce fut là [...] la vocation secrète et constante de ma vie, dès l'âge où la nature, plus forte que le préjugé parle dans l'homme. Cette vocation était naturelle dans un jeune homme bien doué, qui était né au milieu d'un temps essentiellement politique, d'une famille et d'une société presque exclusivement occupées de la chose publique<sup>2</sup>. » Toute sa vie, à côté de ses créations poétiques, il songera à la politique, car, dit-il, « il y avait dans ma nature plus de l'homme d'État et de l'orateur politique que du chantre contemplatif de mes impressions de vingt ans<sup>3</sup> ».

Il ne se contente pas d'élaborer des réflexions et des doctrines dont on verra l'évolution et auxquelles il donnera leur forme la plus achevée en 1831 dans *Sur la politique rationnelle*. Cela, la plupart de ses contemporains auraient pu l'admettre, car, en cette période romantique, on acceptait volontiers qu'un poète pût éclairer l'avenir. Il veut aussi agir et, dès qu'il le peut, il s'engage dans la politique active, après des débuts prometteurs dans la car-

rière diplomatique, expérience qui lui sera bien utile quand, en 1848, il occupera le poste de ministre des Affaires étrangères. Plus encore, il veut le pouvoir. Il se croit fait pour lui, prédestiné même : « Dieu a son idée sur moi <sup>4</sup> », écrit-il le 20 avril 1848 à sa nièce Valentine de Cessiat alors qu'il est au plus haut de sa popularité et qu'il tient largement les destinées de la France entre ses mains. Ce pouvoir, il l'a attendu patiemment durant toute la monarchie de Juillet, période durant laquelle il « fit ses classes » et se considérait « en réserve », comme il l'a déclaré à plusieurs reprises <sup>5</sup>. Quand il est à sa portée, il sait le saisir puis s'en servir pour faire passer nombre de réformes auxquelles il est attaché. Mais il n'a pas la vocation d'un dictateur ni celle d'un chef de parti. C'est un conciliateur, un rassembleur qui veut réunir autour de lui tous les républicains, face à la droite monarchiste et à l'extrême gauche socialiste. Or, que l'on sache, les périodes révolutionnaires ne sont propices ni à la modération ni au rassemblement de forces antagonistes. Lamartine paie par la défaveur d'abord, puis par son éviction, cette erreur d'analyse ou cette illusion, comme on voudra. Lui qui a connu les sommets de la gloire, littéraire puis politique, va être rejeté par tous ou presque. La droite le considère vite comme l'auteur de la Révolution, oubliant comment il a protégé l'ordre économique et social face aux meneurs des clubs ; ce gentilhomme n'a-t-il pas trahi sa classe et son milieu en allant proclamer une République qui ne peut manquer d'avoir des visées sociales ? Quant à la gauche, elle ne comprend pas bien ce solitaire inclassable qui croit aux idéaux de 1789, mais exige un droit d'inventaire sur les pratiques révolutionnaires et refuse le socialisme. Alors ce sera bientôt la retraite et l'oubli, où on le laissera se débattre dans des tracas financiers gigantesques.

Voilà une existence bien romantique, dira-t-on. Certes, mais l'essentiel n'est pas là. On s'aperçoit en analysant la pensée politique de Lamartine et son action qu'il est un des pères de la démocratie française. Dans une société bouleversée par les conséquences de 1789 puis par les débuts de la révolution industrielle, il est de tous les combats et intervient sur tous les sujets cruciaux, dans un sens de plus en plus « progressiste », en faveur des libertés publiques et de la justice sociale. Ses qualités de visionnaire, sa capacité à concevoir des réformes et à les réaliser, ainsi que l'énergie qu'il met au service de son idéal sont proprement étonnantes. Son rôle dans le développement des acquis démocratiques de la

## CHAPITRE I

### L'ENFANCE HEUREUSE D'UN PETIT GENTILHOMME BOURGUIGNON (1790-1808)







CHAPITRE I

L'ENFANCE HEUREUSE  
D'UN PETIT GENTILHOMME  
BOURGUIGNON (1790-1802)

## DES ORIGINES NOBLES ET PLUTÔT LIBÉRALES

Chacun sait qu'on est – et qu'on naît – d'abord d'un environnement social et d'un milieu familial qui marquent profondément l'histoire de chaque individu, que celui-ci adopte les valeurs de cet environnement et de ce milieu ou qu'il les rejette. Lamartine ne fait pas exception à la règle, et il est nécessaire de bien connaître ses origines proches ainsi que ceux qui l'ont entouré dans son enfance et sa jeunesse pour tenter de comprendre son parcours tant littéraire que politique.

Alphonse-Marie-Louis de Lamartine est né le 21 octobre 1790 à Mâcon, petite ville tranquille qui s'étend sur la rive droite de la Saône, rivière ample et calme coulant au milieu d'une plaine fertile. L'Assemblée constituante venait de transformer cette cité administrative et commerçante en chef-lieu d'un département, la Saône-et-Loire, formé avec les petits pays du sud de la Bourgogne. Le poète a vu le jour dans une maison ancienne, à deux étages et à la façade étroite, située au 18, rue des Ursulines, en face du couvent du même nom. Elle a vaillamment survécu à toutes les vicissitudes, jusqu'à ce que l'urbanisme moderniste des années Pompidou la mette à bas en 1970 pour la remplacer par une construction sans âme et sans style dont notre siècle semble avoir le secret...

Cette demeure plutôt modeste, où logeaient les parents du jeune Alphonse, était une dépendance de l'hôtel particulier de la famille, situé à quelques dizaines de mètres dans la rue au-dessus, au n° 3 de la rue Bauderon-de-Sénece. Construit en 1740 par le grand-père du poète, c'était « une maison haute, vaste, noble de site et d'aspect, et conservant ce reste de splendeur un peu morne que la Révolution avait laissé sur les édifices dont elle avait frappé le seuil [...]. Une porte massive, un long et large vestibule don-

naient naissance aux rampes d'un escalier d'honneur<sup>1</sup> » ; au rez-de-chaussée, de nombreuses pièces d'apparat et de réception débouchaient sur un jardin intérieur ; au premier étage se trouvaient les appartements et, au second, les chambres des serviteurs et des hôtes de passage.

La famille Lamartine a donc du bien, et celui-ci vient de loin. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les Alamartine sont une famille de marchands établie à Cluny, à une vingtaine de kilomètres de Mâcon, aux abords de la plus vaste et sans doute de la plus riche abbaye de la chrétienté, fondée en 910 et maison mère d'un ordre qui a regroupé plus de mille prieurés et dix mille moines. L'argent patiemment accumulé permet à Étienne Alamartine, juge-mage de l'abbaye, de s'acheter une charge de secrétaire du roi en 1651, ce qui lui confère automatiquement la noblesse et lui permet d'arborer un blason « de gueule à deux fasces d'or, chargées en cœur d'un trèfle de même ». Dans son château de Saint-Point, Lamartine n'oubliera pas de faire figurer à son plafond ces armes à fond rouge, à bandes horizontales jaunes et au trèfle d'or à trois feuilles.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette noblesse, toute de robe, apparaît bien récente et sans beaucoup de gloire. C'est pourquoi le grand-père du poète, pour obtenir des avantages pour sa descendance, n'hésite pas à trafiquer quelques vieux parchemins et à s'attribuer ainsi un quartier de noblesse supplémentaire, bien utile en période de réaction nobiliaire...

Le nom ancien de la famille, Alamartine, fleure bon l'origine paysanne. Le préfixe « a » accolé à un prénom, masculin ou féminin, permettait de reconnaître dans un village, à une époque où le nom de famille n'existait pas, plusieurs porteurs du même prénom, en les rattachant, par exemple, à leur épouse ou leur mère : « le Jean à la Martine ».

Tout cela est trop trivial et fort peu exaltant. En bon poète romantique fasciné par des origines mystérieuses, Lamartine n'hésite pas à s'en donner – ou à les rêver. Il raconte, dans ses *Mémoires politiques*<sup>2</sup>, comment en 1816, à Moulins, de jeunes bohémiennes lisant la bonne aventure lui affirmèrent : « Vous vous croyez peut-être Français d'origine, mais vous ne l'êtes pas. Si vous remontez un peu loin dans votre généalogie vous découvrirez certainement que vous êtes Sarrasin. » Lamartine écrit alors :

Je commençais à être frappé à mon tour de la miraculeuse intelligence des signes corporels de ces deux jeunes filles ; car il n'y avait pas

bien des années que le vrai nom de mes ancêtres était *Allamartine* \*, et la tradition les faisait sortir d'un grand village du Mâconnais, colonie exclusivement arabe jusqu'à nos jours [*sic*], et dont aucune mésalliance ne mêlait le sang arabe au sang gaulois [*sic*]. Le caractère sarrasin de cette race conservée dans cette oasis, la taille haute et mince, l'œil noir, le nez aquilin, le cou-de-pied très élevé sur la plante cambrée, le talon détaché, les doigts mordant la terre; les doigts de la main maigres, allongés et cependant fortement noués par les muscles des jointures, conservaient à toute la famille ces marques de noblesse essentiellement arabes, que des regards sarrasins exercés à la chiromancie ne pouvaient manquer de reconnaître <sup>3</sup>.

Lamartine, qui s'est toujours cru prédestiné à de grandes actions, évoque à nouveau ces fantasmagories abracadabrantes sur ses prétendues origines arabes dans son *Voyage en Orient*, en 1832 : il rencontre au château de Djoun, au Liban, lady Hester Stanhope, nièce de William Pitt, installée là depuis plusieurs années et qui, férue d'astrologie, passe pour une devineresse auprès des populations voisines – l'Orient a toujours su attirer ce genre de personnages excentriques. Lady Hester \*\* lui demande de regarder son pied : « Voyez : le cou-de-pied est très élevé, et il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller. C'est le pied de l'Arabe, c'est le pied de l'Orient; vous êtes un fils de ces climats <sup>4</sup>. »

Cette pseudo-généalogie orientale, outre le lien avec la prédestination qu'on retrouvera – tous les grands prophètes ne viennent-ils pas d'Orient? –, explique en partie sans doute l'intérêt particulier et la sympathie que, sa vie durant, Lamartine portera à cette région du monde.

Si on veut bien revenir à ses ascendances réelles, on trouve donc, du côté paternel, un grand-père, Louis-François de Lamartine (1711-1797), capitaine des armées du roi. Il a participé sous Louis XV à plusieurs batailles des guerres de succession de Pologne et d'Autriche, notamment à celle de Fontenoy en 1745. Il a certes été fait chevalier de Saint-Louis, mais sa noblesse de trop fraîche date et l'absence de tradition militaire dans sa famille ne lui ont pas permis d'accéder aux grades élevés. De belle prestance, capable de faire de jolis vers pour la naissance de son petit-fils, il

\* Écrit ici par le poète avec deux « l » : cette orthographe n'a jamais été identifiée, mais elle permet un rapprochement graphique avec le nom d'Allah...

\*\* Lamartine écrit « Esther ».

épouse au retour de ses campagnes Jeanne Dronier. Elle lui apporte en dot diverses propriétés jurassiennes qui viennent s'ajouter aux domaines qu'il hérite de sa famille par droit d'aînesse : le château de Monceau, manoir entouré de vignes à huit kilomètres de Mâcon, et la maison de campagne de Milly. Ce village de vigneron est situé à quelques kilomètres au sud-est de Monceau, sur l'une des éminences qu'on appelle pompeusement les « monts du Mâconnais ». Le capitaine fait lui-même construire l'hôtel familial de Mâcon et acquiert le château de Montculot, entre Semur-en-Auxois et Dijon, avec ses trois cent soixante-cinq hectares de terres et de bois.

Ce gentilhomme aisé qui, comme plus tard son petit-fils, aime mener grand train, sera père de six enfants, trois garçons et trois filles. L'aîné, François-Louis (1750-1827), sera pour le poète l'« oncle terrible ». De « constitution faible » et victime d'« infirmités précoces », il sert quelque temps dans les chevau-légers de la garde de Louis XV. Mais ses « goûts sédentaires et studieux <sup>5</sup> », et sa situation d'aîné qui en fait le principal héritier des biens familiaux le ramènent assez vite chez son père, dont il gère avec soin et parcimonie la fortune. Bon administrateur, cultivé, il fréquente Buffon et a même été, selon son neveu, un de ses collaborateurs. Il a aussi rencontré Voltaire. Tout cela lui donne un ascendant réel sur le reste de la famille. Il devient l'élu de la noblesse locale aux états de Bourgogne et aurait sans doute pu, sans ses infirmités, être délégué aux États généraux de 1789. Politiquement ouvert aux idées nouvelles, disciple et ami de Mirabeau, il appartient à cette frange éclairée de la noblesse de province favorable aux réformes. C'est de toute évidence un « constitutionnel », favorable à la Révolution jusqu'à la Constitution de 1791, mais son éducation aristocratique l'empêche d'adhérer à la République. Il ne se mariera jamais, sans doute en raison de sa fragilité physique, et peut-être aussi, selon son neveu, à cause de l'opposition de ses parents à une union avec une sœur du marquis de Saint-Huruge \* qu'il avait beaucoup aimée. Alphonse entrera souvent en conflit avec cet oncle sévère qui aurait souhaité pour lui des études scientifiques et n'appréciera pas ses frasques. « L'un restait précis, glacé, immobile ; l'autre s'évaporait et courait au vent <sup>6</sup> », écrit le poète dans les *Nouvelles Confidences* pour bien marquer leur opposition. Cela n'empêche ni une certaine estime de l'oncle pour les qualités

\* Le marquis de Saint-Huruge, agitateur libéral au début de la Révolution, finira enfermé à Charenton par Napoléon.

intellectuelles du neveu ni le respect de ce dernier pour l'aîné de la famille devenu son patriarche après la mort du grand-père.

Le puîné a un caractère beaucoup plus doux et accommodant. Jean-Baptiste François de Lamartine (1751-1826) est destiné à l'Église, comme souvent les cadets de familles nobles : aux uns le « rouge » – l'armée –, aux autres le « noir » – l'état ecclésiastique –, l'aîné héritant des biens. Et voici comment on se retrouve prêtre et abbé sans avoir la moindre once de vocation, ce qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ne choque personne : les multiples abbés de cour et Talleyrand, devenu évêque, sont là pour l'attester. Jean-Baptiste de Lamartine est, comme son frère, ouvert aux idées nouvelles, il lit les philosophes et approuve 1789.

La Révolution lui aurait permis de se dégager de ses vœux, mais par fidélité et honneur il s'y refuse. Il accepte sans réticence, semble-t-il, la constitution civile du clergé de 1791 et prête serment en 1792. Cela ne l'empêche pas d'être arrêté en octobre 1793 et emprisonné à Mâcon puis à Autun, avant d'être transféré en avril 1795 à Rochefort pour être déporté en Guyane. Sur intervention de son père et de son frère aîné, il est libéré six mois plus tard. En 1797, à la mort de son père, il hérite du domaine de Montculot où il se retire pour mener une vie paisible mais non austère, et où il en oublie ses vœux. L'ex-abbé apprécie la bonne vie, sans excès, ce qui choque parfois sa famille : on dit que sa gouvernante est aussi sa maîtresse... Lamartine, lui, aimera toujours beaucoup cet oncle souriant et sa retraite – confortable – dans les bois.

Les deux aînés du père du poète, Pierre de Lamartine (1752-1840), n'ont donc pas de descendance. C'est également le cas de ses trois sœurs. La première, Charlotte (1753-1833), dite Mlle de Lamartine, était restée chez sa mère pour l'aider et, d'après Alphonse, est demeurée célibataire car « la Révolution avait proscrit le seul homme qu'elle eût jamais aimé d'une inclination aussi pure que son âme<sup>7</sup> ». Elle tient donc la maison de son frère aîné, s'occupe des domestiques et des bonnes œuvres. « Exaltée et sensible », « frêle, pâle et languissante », elle est très pieuse, passant « la moitié du jour au moins dans les églises, au pied des autels ; la lueur pâle et jaunissante des cierges semblait incrustée sur son front<sup>8</sup> ».

La deuxième tante du poète, Sophie (1755-1822), dite Mlle de Monceau, est une attardée mentale qui vit au sein et à la charge de sa famille. La dernière enfin, Marie-Suzanne (1756-

1846), appelée Mme du Villard, active, instruite, au caractère impétueux, est placée à quinze ans au chapitre noble de Saint-Martin-de-Salles, en Beaujolais, près de Villefranche-sur-Saône. Dans ces couvents mondains, si caractéristiques de l'Ancien Régime, les chanoinesses font parfois vœu de pauvreté et de chasteté, mais ne renoncent pas au monde. Leur famille leur offre une petite dot qui leur permet de bâtir une modeste maison et un jardinet – si elles avaient pu leur donner une somme plus importante, ces jeunes filles auraient été mariées. Certaines sont là pour toujours, d'autres attendent le prince charmant... Les chanoinesses vivent assez librement en communauté, passent une partie de l'hiver chez leurs parents et peuvent recevoir des visites, mais exclusivement féminines, à l'exception de celles de leur père et de leurs frères. C'est ainsi que le jeune chevalier Pierre de Lamartine, venant voir sa sœur, fait la connaissance d'Alix des Roys, placée là par son père... et en tombe amoureux.

Pierre de Lamartine, dit le chevalier de Pratz, du nom d'une propriété franc-comtoise de sa mère, est entré en 1772, à vingt ans, comme sous-lieutenant au régiment de Dauphin-Cavalerie où avait déjà servi son père. Il est promu capitaine en 1788. C'était un homme d'apparence « dur[e] et austère », alors qu'il était de bon sens et quelque peu rigide. Sa vie était simple : « la chasse et les bois quand il était en semestre dans la province ; le reste de l'année, son régiment, son cheval, ses armes, les règlements scrupuleusement suivis <sup>9</sup> ». « Il portait la tête haute » – il mesurait environ un mètre quatre-vingt-cinq –, ses membres étaient souples, sa marche était « ferme, lente, régulière ». « C'était le modèle parfait du gentilhomme de province, père de famille, chasseur, cultivateur, ami du peuple après avoir été l'ami du soldat <sup>10</sup> ». Un homme assez rugueux et carré donc, peu disert, plus à l'aise dans ses domaines qu'en société ou avec ses enfants – qu'il aimait pourtant. En bonne logique il est destiné au célibat, mais puisque aucun de ses aînés ne peut perpétuer le nom des Lamartine, il est décidé qu'il doit se marier.

Pierre veut épouser Alix ; les Lamartine trouvent la dot de la jeune fille fort mince. Mme du Villard – aidée par les circonstances ? – arrange les choses : Alix et sa mère, quittant Paris en octobre 1789, ont un opportun accident de voiture à Mâcon et la sœur de Pierre les fait loger dans l'hôtel familial. C'est ainsi que les parents de Pierre sont conquis par la jeune fille...

Alix des Roys est issue d'un milieu de noblesse de robe originaire du Puy-en-Velay, aujourd'hui préfecture de la Haute-Loire.

La plupart des membres de sa famille ont été avocats dans plusieurs villes, dont Lyon, où elle-même naît en 1766. Elle est la fille de Jean-Louis des Roys, intendant des domaines du duc d'Orléans (cousin du roi et futur Philippe Égalité), et de Marie-Marguerite, née Gravault, elle-même sous-gouvernante des enfants d'Orléans, dont le futur Louis-Philippe. Cette proximité avec la famille d'Orléans a son importance. La jeune Alix passe son enfance auprès du jeune prince et partage, pendant quelques années, ses jeux et son éducation. Celle-ci, relativement libérale pour l'époque, est régentée par Mme de Genlis, gouvernante en titre – et maîtresse officielle du duc – qui avait tendance à s'attribuer seule, de manière plus qu'excessive, le mérite des progrès des enfants princiers<sup>11</sup>. Demeurant l'hiver au Palais-Royal à Paris et l'été au château de Saint-Cloud, propriétés du duc d'Orléans, Alix des Roys peut dès lors raconter à ses enfants qu'elle a vu Voltaire lors de son dernier passage dans la capitale, tandis que sa mère côtoyait tous les beaux esprits du temps. Toute sa vie, Alix des Roys a maintenu des liens aussi affectueux et étroits que possible avec la famille d'Orléans, notamment avec la duchesse. Elle a souvent tenté, mais sans grand succès, d'améliorer les relations plus que heurtées que son fils a entretenues avec le futur Louis-Philippe.

Placée à quinze ans au chapitre de Salles, qui dépend du duc, Alix est « une jeune personne, grande, élancée, d'une taille flexible, avec de beaux bras blancs<sup>12</sup> ». Les portraits qu'on a d'elle montrent une jolie femme aux cheveux noirs et bouclés, aux traits réguliers, au regard limpide, un petit sourire aimable au coin des lèvres.

Lamartine voue une véritable adoration à sa mère, et celle-ci le lui rend bien : Alphonse est l'aîné, et les autres enfants qui ont survécu sont des filles. De plus, elle a pressenti très tôt la sensibilité particulière de son fils, son imagination fébrile et inquiète, mais aussi son instabilité. On en retrouve des traces dans le journal intime qu'elle tient de 1801 jusqu'à sa mort en 1829<sup>13</sup>, et dont Lamartine, sans vergogne, pillera le contenu, en découpant et raturant ce qui ne lui convient pas, pour donner de sa mère une image conforme à ses propres souhaits et à la description qu'il en avait faite dans les *Confidences* : ce sera le *Journal de ma mère*. En 1862, sans doute saisi de remords devant ses propres tripatouillages, Lamartine rachètera ce *Journal de ma mère* à l'éditeur Mirès, à qui il l'avait vendu quatre ans plus tôt. Valentine de Cessiat,



nièce du poète, le publiera cependant en 1871, deux ans après sa mort.

Ce journal intime révèle une mère de famille attentive à la santé de ses six enfants et de ses proches, à une époque où les remèdes aux maux, grands et petits, consistent en saignées, comme au temps de Molière, en lait d'ânesse et en vésicatoires \*. On y découvre une bonne ménagère, gestionnaire précautionneuse des relativement peu nombreux deniers dont elle dispose pour faire fonctionner sa maisonnée, soucieuse de la moralité de ses domestiques et de leur piété. C'est une catholique fervente, bien plus que son fils ne l'indiquera dans le *Journal de ma mère*. Elle va à la messe autant que faire se peut et son journal intime est empli de prières et d'actions de grâces ; mais c'est aussi une femme du monde qui ne déteste pas les bals et les dîners de la bonne société de Mâcon, ce qu'elle se reproche souvent. Elle est assez cultivée, et lit beaucoup : les Évangiles, l'*Imitation de Jésus-Christ* et les *Confessions* de saint Augustin, mais aussi Tacite, Joinville et son histoire de Saint Louis, *Don Quichotte* et des contemporains. Elle apprécie beaucoup Chateaubriand, plus le *Génie du christianisme* dans son ensemble qu'*Atala*, épisode qu'elle trouve « trop passionné » et qui « pourrait échauffer la tête des jeunes gens <sup>14</sup> ». Elle aime moins Mme de Staël et, si elle va jusqu'à ouvrir le truculent *Tom Jones* de Fielding, elle ne peut aller jusqu'au bout... Au sujet de Rousseau, dont Lamartine voudra nous faire croire dans ses *Confidences* qu'elle était une admiratrice, elle consigne dans son journal : « Cet homme était vraiment fou et fort malheureux par l'excès de son orgueil <sup>15</sup> » ; et, lorsqu'en 1813, souhaitant ôter de la chambre d'Alphonse les livres qu'elle voulait brûler (!), elle tombe sur l'*Émile*, elle en lit plusieurs passages qu'elle juge « superbes » et désire « même en copier quelques choses », mais elle trouve cet ouvrage « empoisonné par tout plein d'inconséquences, et même d'extravagances, qui détruisent tout et rendent ce livre extrêmement dangereux pour des jeunes gens qui ne savent pas discerner le bon du mauvais ». Lamartine a alors vingt-trois ans... Au feu donc l'*Émile*, et *La Nouvelle Héloïse* avec lui, « bien plus dangereux encore parce qu'il anime bien davantage les passions et qu'il est plus séduisant ». Pour elle, « il est impossible de mieux écrire, avec plus de génie et de sensibilité » que Rous-

\* C'est-à-dire en produits tels que la poudre de cantharide, qu'on applique sur la peau pour provoquer des réactions vives et des cloques que l'on perce ensuite...

seau, qui cependant « avait vraiment la tête exaltée <sup>16</sup> »... Cette femme, qui fera lire Fénelon, Racine et même Voltaire à ses enfants et leur apprendra la grammaire et l'histoire de France, était marquée par les préjugés de son milieu et par sa propre éducation.

Mme de Lamartine, on l'a dit, aura six enfants qui survivront (Félix, né en 1794, meurt en 1795 et la petite Clémentine, née en 1797, disparaît un an plus tard). Outre Alphonse, le foyer familial comprend cinq filles : Cécile (1793-1862), Eugénie (1796-1873), Césarine (1799-1824), Suzanne (1800-1824) et Sophie (1802-1863). Lamartine dresse dans ses *Nouvelles Confidences* un portrait de chacune de ses sœurs, qu'il aime toutes beaucoup et avec qui il restera en relation toute sa vie. Deux d'entre elles, Césarine et Suzanne, mourront jeunes, toutes deux en 1824, la première sans doute de tuberculose, comme beaucoup de proches du poète.

De ce tableau familial, il faut retenir qu'Alphonse de Lamartine est le seul héritier mâle et l'aîné de sa fratrie : ses oncles et tantes sont tous célibataires pour des raisons diverses, et il n'a que des sœurs. Même si le droit d'aînesse a disparu avec la Révolution, cette institution demeure dans les esprits, et le jeune Alphonse porte tous les espoirs de sa famille, avec les privilèges et les contraintes que cela implique.

\*  
\* \*

Sur le plan politique, on doit noter que la famille de Lamartine traverse la bourrasque révolutionnaire sans trop de heurts, ou du moins sans drame irrémédiable. On a vu que les frères aînés de Pierre de Lamartine sont plutôt favorables aux idées de 1789, comme peut-être Alix elle-même, proche des Orléans qui soutiennent le mouvement révolutionnaire. Pierre, lui, en bon militaire, et par tempérament peu sensible aux idéologies nouvelles, ne partage sans doute pas totalement l'enthousiasme pour le « cours nouveau » : après avoir quitté l'armée et une fois marié, il songe peut-être, après la fuite du roi à Varennes (juin 1791), à émigrer. Il envoie sa femme et le jeune Alphonse, âgé alors de huit mois, à Lausanne, puis se ravise et les fait revenir. Il estime que son devoir est auprès de son roi et, début 1792, il endosse à nouveau l'uniforme pour rejoindre Louis XVI aux Tuileries. Lors de l'insurrection parisienne du 10 août 1792 et la prise du château par la foule, il est blessé au bras et capturé par les gardes nationaux. Emprisonné,

sonné, il est libéré sur l'intervention d'un gardien qui avait autrefois servi sa famille, échappant ainsi aux massacres de Septembre<sup>17</sup>. Son frère aîné, François-Louis, séjourne trois mois à l'étranger puis rentre en pleine tourmente révolutionnaire, sans qu'on connaisse les raisons de son retour. L'abbé de Lamartine, bien que prêtre « jureur », est, on l'a vu, arrêté en octobre 1793 ainsi que François-Louis et ses sœurs, à l'exception de Sophie, la simple d'esprit. Les parents ne doivent qu'à leur grand âge d'être simplement assignés à résidence à domicile. Pierre aussi est emprisonné à la même date au couvent des Ursulines, en face de son domicile. Dans les *Confidences*, Alphonse raconte que sa mère communiquait avec lui de la lucarne de son grenier, par-delà la rue étroite. Elle lui envoyait à l'aide d'un arc des flèches lestées de lettres (!) et elle lui montrait le jeune Alphonse au bout de ses bras<sup>18</sup>. « *Si non è vero, è bene trovato* », disent les Italiens... En tout cas, Alix multiplie les démarches pour obtenir la libération de son mari et de sa belle-famille, mais la liberté n'interviendra qu'après la chute de Robespierre et la fin de la Terreur.

Des épreuves donc pour les Lamartine, sans toutefois rien d'irréparable : pas de morts, pas d'émigration véritable, et les biens familiaux préservés. La Révolution ne laissera pas de bons souvenirs dans la famille, mais pas de vraie haine non plus. On est loin de l'attitude des émigrés, de leur haine et de leur rancœur, et cela influence les Lamartine et le jeune Alphonse.

#### L'INSOUCIANCE, QUELQUES ÉTUDES ET DES AMIS

Le Directoire, malgré ses incertitudes politiques et financières (coups d'État de droite et de gauche, banqueroute des deux tiers), ne marque guère la famille. La période est plutôt pour elle celle des deuils et des arrangements familiaux. En 1796, la grand-mère paternelle d'Alphonse meurt. L'année suivante c'est le tour du grand-père, âgé de près de quatre-vingt-six ans : « Il m'aimait ; il m'embrassa, me donna des bonbons. Ce furent ses adieux<sup>19</sup> », écrit le poète dans ses *Mémoires de jeunesse*. Le partage successoral qui suit est long et difficile, et se traduit notamment par la vente des terres du Jura. Les nouvelles lois successorales auraient voulu que les propriétés fussent partagées en six lots égaux, mais soit par volonté de respecter l'antique droit d'aînesse, soit en fonction d'arrangements familiaux prenant en compte les situations particulières (la faiblesse d'esprit de Mlle de Monceau, l'état semi-

religieux de Mme du Villard), ce ne fut pas complètement le cas. L'aîné, l'« oncle terrible », et Mlle de Lamartine obtiennent le château de Monceau et la plus grande part des vignobles; l'aimable abbé obtient le château de Montculot, près de Dijon, où il s'installe définitivement; Mme du Villard – qui s'était fait relever de son vœu de pauvreté par le pape... – se voit attribuer Péronne, une propriété à quelques kilomètres au nord de Mâcon. L'hôtel familial des Lamartine reste un bien commun. Quant à Pierre et Alix, ils n'ont droit qu'à la maison de campagne de Milly, les champs et les vignes alentour, que le chevalier de Pratz avait d'ailleurs déjà reçu en dot en 1790 lors de son mariage. Et en prime, si l'on peut dire, ils ont à charge Mlle de Monceau, avec, il est vrai, une pension versée par le reste de la famille.

C'est donc à Milly, à l'automne 1797, que le jeune Alphonse s'installe avec ses parents et ses trois sœurs, dont l'une, Clémentine, meurt l'année suivante. Toute sa vie, il aimera cette maison, solide bâtisse à un seul étage mais aux nombreuses pièces aux murs non crépis, d'allure rustique, et meublées simplement. À l'arrière, un jardin donne sur la colline. Autour se situent quelques dépendances : étables, hangars pour ranger les outils agricoles ainsi que tonneaux, barriques et pressoirs pour les vendanges. Il aimera ce village de quelques demeures paysannes blotties autour de la petite église, situé sur la crête d'une colline au-dessus d'une étroite vallée. Dans les *Confidences*, Lamartine raconte joliment ses souvenirs d'enfance à Milly : habillé comme les jeunes paysans des environs d'« un pantalon de grosse toile écru, [d']une veste de drap bleu à longs poils [et d']un bonnet de laine », il part le matin, avec huit à dix petits bergers, emmener les troupeaux de moutons et de chèvres dans la « montagne » ; arrivés dans un bassin solitaire dont les deux flancs « sont tout couverts de bruyères aux petites fleurs violettes [et] de longs genêts jaunes », ils allument un feu et déjeunent de morceaux de pain, de fromage, quelquefois d'œufs durs assaisonnés de gros grains de sel gris et de châtaignes glanées au passage et cuites sous la cendre du foyer « assaisonnées de l'orgueil de la découverte et du charme du larcin » ; puis ils repartent plus haut et, armés de torches de leur fabrication, s'en vont explorer les grottes de la région avant de redescendre le soir vers le village « après un dernier feu de joie <sup>20</sup> ».

Milly, ce séjour champêtre où il écrira plusieurs de ses poèmes, Lamartine l'aimera tant qu'il le rachètera à son père en 1830. Il l'évoque à plusieurs reprises notamment dans les *Préludes*, écrits

en 1821 et publiés en 1823 dans les *Nouvelles Méditations poétiques* :

Ô vallons paternels! doux champs! humble chaumière,  
Aux bords penchants des bois suspendus aux coteaux,  
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,  
Ressemble au nid sous les rameaux <sup>21</sup>!

Il n'y a jamais eu de lierre sur la maison de Milly, mais qu'à cela ne tienne! Quand elle lira ce beau texte, la mère de Lamartine se hâtera d'en couvrir ses murs...

On retrouve la même inspiration dans *Milly ou la Terre natale* – alors que, on le sait, Lamartine est né à Mâcon... Ce poème, écrit à Florence en 1827, paraît en 1830 dans les *Harmonies poétiques et religieuses* et rencontre un vif succès :

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,  
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,  
Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer <sup>22</sup>?

Enfin Milly inspirera à Lamartine un de ses plus beaux poèmes, écrit en 1856, presque au soir de sa vie lorsque, pressé de dettes, il se souviendra de la terre de ses jeunes années dont il devra bientôt se séparer : *La Vigne et la Maison*.

\*  
\* \*

L'enfance de Lamartine s'écoule paisiblement à Milly. La famille, qui s'agrandit régulièrement de nouvelles petites sœurs, vit dans une « frugale aisance ». Pierre de Lamartine peut acheter en 1801, certes à bon prix, un château à Saint-Point, à l'ouest de Milly; château médiéval plutôt délabré, mais château tout de même... Alix de Lamartine s'occupe de ses nombreux enfants et gère l'intendance de la maison, ce qui n'est pas toujours facile car l'argent, tributaire de l'abondance ou de la qualité des récoltes et des vendanges, vient parfois à manquer si la grêle, de trop fortes pluies ou la sécheresse s'en mêlent... Pierre, quant à lui, administre ses propriétés, chasse, joue aux cartes le soir avec les quelques nobles et notables du voisinage, quand il ne lit pas à sa famille, à la veillée, quelques pages de la *Jérusalem délivrée* du Tasse.

Tout cela est bel et bon, mais vient le moment où il faut instruire le jeune Alphonse. Bien sûr, il a appris à lire avec ses

parents ; un voisin lui a fait copier des exemples d'écriture ; sa mère lui lit de beaux textes (du *Télémaque* de Fénelon aux tragédies de Voltaire en passant par *Robinson Crusoé* et les *Fables* de La Fontaine, qu'il n'aime guère) ; elle lui donne des rudiments de grammaire et d'histoire, et surtout lui inculque sa foi catholique et l'accoutume aux prières et aux textes sacrés. Lorsque l'enfant a dix ans, on l'envoie chez le vieux curé du village voisin de Bussières, mais celui-ci est plus soucieux d'arrondir le mince casuel de son église que d'enseigner à un groupe de gamins mal dégrossis. Il se décharge donc de la besogne sur son jeune vicaire, l'abbé Dumont, plus intéressé par les lectures d'œuvres littéraires et philosophiques et ses parties de chasse que par les devoirs de sa charge et cette mission d'éducation qui l'ennuie. Plus tard, Lamartine se liera avec lui et s'inspirera de sa vie pour écrire *Jocelyn*. En attendant, il ne fait qu'ânonner quelques déclinaisons latines et parler « le patois comme [sa] langue naturelle <sup>23</sup> ».

Une telle « formation » ne pouvait convenir longtemps à un gentilhomme, futur héritier de terres et de domaines non négligeables. L'« oncle terrible », qui est fort cultivé – il fondera en 1805 l'académie de Mâcon –, s'en mêle et exige l'envoi d'Alphonse dans un collège. Après quelques tergiversations paternelles et recherches familiales, le choix se porte sur la pension de *L'Enfance*, tenue à Lyon, faubourg de la Croix-Rousse, par le couple Philippe et par Mlle Puppier, fille du fondateur de l'établissement.

Jusque-là le jeune Alphonse a été un enfant quelque peu gâté, choyé par une mère aimante incapable de réelle sévérité, élevé par un père un peu distant mais au tempérament plutôt bonhomme. Les choses vont radicalement changer. Dès qu'il aperçoit la porte de la pension, l'enfant sent son « cœur défaillir. Tous les murs étaient murs de prison ; toutes les figures, visages de geôliers » ; et il croit lire dans le regard des deux cents écoliers en récréation : « Tant mieux ; en voilà un qui ne sera pas plus heureux que nous <sup>24</sup> ! » Le jeune Lamartine va certes bien travailler ; la première année, il obtient deux prix : « Ses maîtres en sont très contents. J'avoue que j'eus un peu d'orgueil de tout le bien qu'on me dit de mon enfant <sup>25</sup> », écrit sa mère dans son journal ; l'année suivante, deux prix encore, et « il en aurait peut-être eu trois sans une vivacité qui lui a fait déchirer sa copie de thème parce qu'on le pressait un peu pour la donner <sup>26</sup> ». Il déteste néanmoins cette pension, la rudesse de son directeur, et à la fin de chaque période de vacances,

c'est quasiment en larmes qu'il y retourne. Un jour, n'y tenant plus, il décide de s'évader et met son plan à exécution le 9 décembre 1802 en compagnie de deux condisciples, les frères de Veydel. Direction Milly. Un peu plus tard, dans un village sur la route de Mâcon, ils sont tous trois rattrapés dans une auberge par le directeur, escorté d'un gendarme. Alphonse, les mains liées, est ramené à la pension et enfermé quelque temps au cachot. Tout au long de l'année scolaire 1803 il demande à ses parents de le sortir de là ; sa mère serait prête à accepter, mais le père refuse de le faire avant la fin de l'année. La décision est néanmoins prise pour cette date et, malgré trois premiers prix et un accessit de dessin, « il ne rentrera pas à *L'Enfance*. Il y a de la répugnance, toujours à cause de sa petite aventure<sup>27</sup> ».

Comme il faut bien que le jeune garnement poursuive ses études, le choix familial se porte, après quelques recherches, sur un collège tenu par les Pères de la Foi à Belley (Ain), près de la Savoie et de la Suisse. Protégée par le cardinal Fesch, oncle du Premier consul, cette congrégation religieuse en théorie indépendante est en fait composée de Jésuites dont l'ordre a été expulsé de France en 1764 et officiellement dissous dix ans plus tard par le pape Clément XIV. Le jeune Alphonse va se plaire dans cet établissement dirigé par des maîtres rigoureux dans leurs méthodes d'enseignement mais à l'esprit ouvert. Il a brossé dans ses *Mémoires de jeunesse* le portrait de quelques-uns de ces enseignants qui lui apprennent le français, des rudiments de mathématiques et de physique, le latin puis la philosophie, et qui lui font découvrir le Chateaubriand d'*Atala* et du *Génie du christianisme*. Ils cherchent aussi à lui inculquer une foi et une piété complétant celles qu'il a reçues de sa chère mère. Certes, tout ne se passe pas toujours très facilement, et les deux premières années ne sont que moyennes : Alphonse est « dissipé, paresseux<sup>28</sup> » ; « il dit aussi n'avoir plus d'argent ; [...] je crains que cet enfant ne s'accoutume beaucoup à la dépense<sup>29</sup> » (comme elle a raison, Mme de Lamartine !). Mais il faut bien reconnaître que les études se ressentent d'un état de santé fragile : toux, fièvres, maux de tête se succèdent ; il s'agit peut-être d'une tuberculose qu'il traînera pendant plusieurs années avant de guérir spontanément. À partir de la classe de rhétorique (la 1<sup>re</sup> d'aujourd'hui) les choses s'améliorent : « Il a eu beaucoup de prix dans le courant de l'année », écrit fièrement sa mère, « et au dernier exercice, il a eu celui d'amplification latine, d'amplification française, de vers latin, et le second de version [...].

Et ce qui me fait le plus de plaisir, il me paraît avoir beaucoup de piété. Cet enfant nous donne beaucoup de consolations<sup>30</sup> ». L'année suivante, le bulletin des bons pères loue « l'esprit, la mémoire, la facilité d'apprendre et l'imagination » d'Alphonse, mais critique « sa légèreté, son extrême répugnance à une application sérieuse et son goût pour le plaisir<sup>31</sup> ». Ces Pères de la Foi avaient le jugement sûr...

En janvier 1808, en raison de sa santé toujours vacillante, il quitte, provisoirement pense-t-il, l'établissement – qui du reste sera fermé quelques mois plus tard à l'instigation de Fouché, zélé ministre de la Police de l'empereur, et méfiant à l'égard de ces Jésuites déguisés.

Lamartine gardera un souvenir ému de ses années de collège. Même lorsque sous Charles X et Louis-Philippe il s'en prendra aux Jésuites, il fera toujours la distinction entre l'institution et les hommes. En 1844, dans les *Confidences*, il écrira : « Je n'aime pas l'institut des jésuites [...]. Mais [les] vices abstraits de l'institution ne m'autorisent pas à effacer de mon cœur la vérité, la justice et la reconnaissance pour les mérites et pour les vertus que j'ai vus respirer et éclater dans leur enseignement et dans les maîtres chargés par eux du soin de notre enfance<sup>32</sup>. » Et l'un des tout premiers poèmes qu'il écrit, en 1808 ou 1809, s'intitule *Adieux au collège de Belley*<sup>33</sup>.

Ce collège de Belley est fréquenté par les enfants de la bonne société des régions avoisinantes (Franche-Comté, Bourgogne, Lyonnais, Savoie, Piémont, Dauphiné). Lamartine s'y fait des relations, tel Alfieri, petit-neveu du grand poète italien et fils d'un marquis resté très attaché à la maison de Savoie. Il se lie surtout d'amitié avec trois de ses condisciples, et ces liens seront durables.

Le plus important de ces amis est le jeune Aymon de Virieu. Il est le « fils du marquis de Virieu, membre de l'Assemblée constituante, révolutionnaire dauphinois en 1789; puis contre-révolutionnaire en 1790; puis en 1793, commandant de la cavalerie royaliste au siège de Lyon \*, où il disparut dans la retraite sans qu'on pût découvrir son corps<sup>34</sup> ». Dans l'*Histoire des Girondins*, Lamartine indique que le marquis de Virieu a combattu avec son propre père aux Tuileries. Aymon de Virieu partage les opinions aristocratiques de son père. C'est un jeune homme un peu plus âgé que Lamartine – il est né en mai 1788 –, brillant et, à

\* En 1793, Lyon se soulève contre la Convention montagnarde. Après un siège, la ville est prise par l'armée républicaine.



l'époque, plutôt ironique et railleur. Il affiche un grand scepticisme sur tous les sujets et son maître à penser est Montaigne. Plus tard, il deviendra profondément catholique et, après 1830, aura des divergences politiques avec Lamartine, mais les deux amis resteront très proches. Virieu mourra prématurément en 1841, après une brève carrière diplomatique sous la Restauration, qu'il abandonnera pour gérer les domaines familiaux et se lancer dans l'industrie. Par ses nombreuses introductions dans les salons parisiens sous la Restauration – en raison du passé de son père et de ses liens familiaux –, il aidera beaucoup Lamartine à se faire connaître. Lamartine et lui ont été de véritables amis de cœur, et la correspondance qu'ils ont échangée constitue une des meilleures sources dont nous disposons sur la pensée et les états d'âme réels du poète. Dans ses *Confidences* et mémoires divers, écrits sur le tard, le poète peut en effet avoir tendance à « arranger » ou embellir un passé déjà lointain, et dans ses nombreuses autres correspondances il ne se met pas volontiers à nu, avançant souvent masqué pour des raisons de commodité ou d'image. Mais il se montre beaucoup plus sincère avec Virieu<sup>35</sup>.

Le deuxième ami est Louis de Vignet, fils d'un sénateur au Royal Sénat de Savoie et neveu de Xavier et de Joseph de Maistre. Ces deux nobles savoyards sont les auteurs du plaisant *Voyage autour de ma chambre* pour le premier, et des pesantes *Considérations sur la France* et *Soirées de Saint-Petersbourg* pour le second, deux ouvrages qui deviendront des sommes de la pensée anti-révolutionnaire. D'un an plus âgé que Lamartine, Vignet est « un esprit original, infini pour son âge<sup>36</sup> ». Libre-penseur, il a dû influencer à l'époque le jeune Lamartine qui, à sa sortie du collège, va s'éloigner du catholicisme pour une dizaine d'années. Vignet entrera plus tard dans la diplomatie piémontaise; il y fera une belle carrière comme ambassadeur du royaume de Sardaigne à Naples, ville où il mourra du choléra en 1837. À partir de 1830, toujours pour des raisons politiques, ses liens d'amitié avec Lamartine se distendront. Son frère, Xavier de Vignet, épousera une des sœurs de Lamartine, Césarine.

Le troisième ami enfin, et peut-être le premier par ordre chronologique, se nomme Prosper Guichard de Bienassis, « à moitié bourgeois par sa mère, à moitié noble par son père. Ses opinions tenaient des deux origines, mais il préférait la bourgeoisie<sup>37</sup>. » Ce garçon paisible et sensible ne fera qu'une carrière limitée, en raison de son tempérament et de ses origines plus modestes que celles

de ses amis. Il sera juge de paix dans le Dauphiné et mourra en 1857. Après avoir volontairement rompu avec ses condisciples en 1812, il maintiendra cependant plus tard des contacts avec Lamartine, qui lui dédiera un poème en 1828 (*Souvenirs d'enfance ou la Vie cachée*, paru dans les *Harmonies*) et lui dédicacera les *Confidences*.

C'est avec ses amis et durant ses années de collègue que Lamartine va réellement découvrir la littérature. Il devient vite familier des cabinets de lecture de Mâcon, où il découvre les romans de l'abbé Prévost et de Mme de Staël, ainsi que les poètes médiévaux et modernes : Dante, Pétrarque, Shakespeare, Milton, Chateaubriand. Ceux-là, il les préfère aux anciens « dont nous avons, trop jeunes, arrosé les pages classiques de nos sueurs et de nos larmes d'écolier<sup>38</sup> ». C'est à cette époque aussi qu'il est subjugué par les poèmes d'Ossian, traduits par le Breton Baour-Lormian et attribués à l'époque à un antique barde écossais alors qu'ils avaient été écrits en 1760 par Macpherson. On connaît le succès et l'influence de cette poésie, épique et lyrique à la fois, sur une ou deux générations de jeunes gens entre 1780 et 1820. Elle a façonné ce caractère romantique, faite de désirs d'action, de sensibilité exacerbée, du sens du tragique de l'existence et de « couleur locale ». Lamartine, comme les autres, a succombé aux charmes de cette « plainte inarticulée des mers du Nord, [...] roulis des nuages autour des pics tempétueux de l'Écosse<sup>39</sup> ». Chez son ami Bienassis, qui dérobe la clé de la bibliothèque familiale à sa mère, il découvre d'autres auteurs dont les œuvres ne sont pas destinées, à l'époque, à de jeunes esprits : *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos et surtout Jean-Jacques Rousseau et les *Confessions*, « mêlées de sublinités et de vilénies<sup>40</sup> ». Tout cela finit par faire un considérable lot de lectures assez disparates ce qui, du reste, n'a rien d'anormal à cet âge. Dans une lettre à Virieu, le 16 juin 1809, Lamartine décrit ses goûts littéraires : « Tibulle, Virgile, Properce, Pindare et les discours en vers de Voltaire sont avec l'Arioste et Pope sur ma table depuis environ un mois. Je n'ai plus voulu lire de roman après *Corinne*\*, de peur de me gâter la bouche [...]. Quand j'aurai de l'argent et un joli petit cabinet [...] j'achèterai les bustes de Virgile, de Racine, de Voltaire, du Tasse, d'Alfieri, de Pope, etc. Et celui de Mme de Staël, en dépit des jaloux, y aura aussi sa place un peu plus bas, ne fût-ce que par reconnaissance!

\* Roman de Mme de Staël, fille de Necker, réfugiée au château de Coppet en Suisse sous l'Empire.

Lis *Corinne*<sup>41</sup>. » Tout cela, allié à l'enseignement reçu à Belley, donne au jeune Lamartine une bonne culture de base – au moins dans le domaine littéraire, car il ne sait et ne saura jamais grand-chose en mathématiques et en sciences. Mais ce n'est là que l'ordinaire bagage culturel d'un fils de bonne famille provinciale, un peu curieux et sensible, pas davantage. Le jeune Lamartine qui rentre définitivement de Belley à Mâcon et à Milly en janvier 1808, âgé d'un peu plus de dix-sept ans, devra encore parfaire son éducation.

À cette époque, la politique ne l'intéresse pas. Il faut préciser que, selon les critères de l'époque, Alphonse sort à peine de l'enfance et qu'il n'a pas à connaître ou à se mêler d'un tel sujet. De toute manière, la politique n'est pas intéressante : c'est l'apogée de l'Empire, victorieux partout en Europe, et Napoléon, par frères ou protectorats interposés, domine la moitié du continent. L'écho des victoires du général Bonaparte, puis du Premier consul et enfin de l'empereur ne parvient qu'un peu assourdi dans le Mâconnais. Lamartine, dans ses *Mémoires de jeunesse*<sup>42</sup>, rappelle qu'enfant il voyait passer les colporteurs vendant des gravures coloriées représentant les victoires françaises aux paysans ébaubis, qui allaient les clouer aux murs de leur maison et s'enthousiasmaient pour ces hauts faits d'armes.

La famille Lamartine, elle, est bien moins enthousiaste. Certes le coup d'État du 18 Brumaire (novembre 1799) a bien ramené l'ordre, et le Premier consul a signé en 1801 avec le pape un concordat qui restaure la paix religieuse en France et réinstalle l'Église catholique. Cela ne peut déplaire aux Lamartine, surtout aux femmes de la famille, toutes très croyantes. Il n'empêche : Bonaparte – quand il n'est pas orthographié Buonaparte – n'est qu'un parvenu galonné, doublé d'un tyran qui supprime toutes les libertés. Il n'est donc pas question, pour ces royalistes modérés, de collaborer avec lui, même si le régime impérial, soucieux de trouver des relais chez les notables locaux, leur fait des avances. L'« oncle terrible » est pressenti pour le corps législatif et même le Sénat, mais il refuse ; Lamartine rapporte dans les *Nouvelles Confidences* un entretien que son oncle aurait eu avec l'empereur, de passage pour plusieurs jours à Mâcon en 1809 : « Que voulez-vous être ? demande l'empereur. – Rien, Sire<sup>43</sup> », répond l'oncle... De la même façon, le père d'Alphonse repousse toutes les propositions. Il accepte de siéger au conseil général car il considère sans doute qu'il s'agit plus d'une fonction administrative que politique

– ce qui à l'époque était encore plus vrai qu'aujourd'hui – mais refuse lui aussi tout mandat national. Sa femme pourtant, qui n'aurait pas dédaigné être présentée à l'impératrice lors d'un passage du couple impérial à Mâcon en avril 1805<sup>44</sup>, regrette un peu cette décision, qu'elle respecte cependant, mais écrit dans son *Journal* : « quoique mon amour-propre, se colorant du désir de l'avancement de mes enfants me portait à lui voir prendre cette place<sup>45</sup> ». Alphonse, lui, qui commence à réfléchir à son avenir, est encore, à cette époque, moins regardant : dans une lettre à Virieu, le 22 février 1808, il écrit : « Mon pli est pris et je veux décidément travailler. J'ai commencé à parler de diplomatie : on me dégoûte un peu, mais je suis fidèle au poste<sup>46</sup> » ; et au même Virieu, le 12 décembre 1808 : « J'avais pris la résolution de servir pour être plus indépendant, et d'entrer dans la garde afin d'aller à Paris<sup>47</sup>. » La vocation est loin d'être affirmée, mais si le régime impérial s'était complètement stabilisé et installé, les Lamartine se seraient-ils obstinés dans leur opposition boudeuse ? Probablement pas, et ils auraient sans doute accepté, résignés, le fait accompli. À la fin de l'année 1809, Pierre de Lamartine semble même prêt à placer son fils à l'École militaire de Fontainebleau – en fait Saint-Cyr. Cette fois c'est sa femme qui s'y oppose, sans doute plus par crainte de voir Alphonse risquer sa vie sur les champs de bataille que par refus de l'Empire<sup>48</sup>. Mais il est un peu vain de spéculer sur des hypothèses et de refaire l'histoire...

Le 20 mai 1801, le Directoire des Français en Italie, par un  
arrêté, lui donna pour mission officielle de former, dans  
l'État de Sardaigne, une école normale d'enseignement  
primaire. Cette école fut créée à Turin, le 10 juin 1801,  
et fut placée sous la direction de l'abbé de Sallustiana,  
un des membres les plus distingués de l'Institut.  
L'enseignement fut confié à un professeur, et un  
autre professeur fut chargé de la direction de l'école.  
Le 10 juin 1801, le Directoire des Français en Italie,  
par un arrêté, lui donna pour mission officielle de former,  
dans l'État de Sardaigne, une école normale d'enseignement  
primaire. Cette école fut créée à Turin, le 10 juin 1801,  
et fut placée sous la direction de l'abbé de Sallustiana,  
un des membres les plus distingués de l'Institut.  
L'enseignement fut confié à un professeur, et un  
autre professeur fut chargé de la direction de l'école.

## CHAPITRE II

### UNE JEUNESSE OISIVE ET TOURMENTÉE (1808-1820)

Les deux années 1808 et 1809 ont été pour elle de véritables années de crise. Elle se trouve au milieu des bouleversements politiques causés par l'Empire et le retour des Bourbons : qu'elle a-t-elle à prévoir va-t-elle embrasser ? Voir maintenant les événements se succéder sans lui donner le temps de s'orienter avec les idées de ses maîtres qui enseignent à jamais l'âme et l'esprit personnel et religieux : l'âme, qui voit le monde et se laisse vaincre, va se comporter pendant ces années de crise, presque en déshérence, avant de retrouver son temps, et largement pour des raisons catholiques et croyance aux dogmes catholiques et de l'âme. Elle est calme : durant toutes ces années le talent personnel s'affine pour aboutir à la beauté - et en même temps le pouvoir. Pendant cette période aussi, l'âme s'élève vers la patrie, de moins en moins pour se rapprocher de plus en plus près.

Tout ce cheminement, qui aboutit à l'équilibre et à la sérénité, se fait dans l'incertitude, dans l'attente, souvent dans une certaine douleur physique et morale. Le résultat sera néanmoins à la hauteur des espérances mises en jeu.

CHAPITRE II  
UNE JEUNESSE OISIVE  
ET TOURMENTÉE (1808-1820)

Les douze ans qui s'écoulent entre le retour de Belley en janvier 1808 et la parution des *Méditations* en 1820, année qui est aussi celle de son mariage, sont cruciaux dans la vie de Lamartine. Le jeune homme, de santé assez fragile, désœuvré, atteint du mal de vivre propre à cette période de l'existence, sur lequel vient se greffer le « spleen » romantique, cherche sa voie. Voie professionnelle, au milieu des bouleversements politiques entraînés par la chute de l'Empire et le retour des Bourbons : quelle carrière ce jeune noble de province va-t-il embrasser ? Voie sentimentale : les aventures sans lendemain vont s'entrecroiser avec les amours profondes et sincères qui marqueront à jamais l'âme et l'œuvre du poète. Voie personnelle et religieuse : Lamartine, qui voit sa foi d'enfant et de collégien vaciller, va se comporter pendant plusieurs années en libertin, presque en débauché, avant de retrouver pour quelque temps, et largement pour des raisons extérieures à lui-même, la croyance aux dogmes catholiques traditionnels. Voie littéraire enfin : durant toutes ces années le talent poétique va s'amplifier et s'affiner pour aboutir à la beauté – et au succès – des *Méditations poétiques*. Pendant cette période aussi, Lamartine s'initiera, sinon à la politique, du moins aux milieux politiques qu'il côtoiera de plus en plus près.

Tout ce cheminement, qui aboutira à l'éclosion d'un talent unanimement reconnu, se fait dans l'incertitude, parfois dans l'exaltation, souvent dans une extrême douleur physique et morale. Le résultat sera néanmoins à la hauteur des espérances et même au-delà.



Les années 1808-1811 ne sont pas faciles pour le jeune Lamartine. Certes, sa subsistance est assurée. Quoi qu'il en ait dit dans ses différents ouvrages, son père ne frise pas la gêne, malgré les aléas des récoltes et des vendanges ; et si Mme de Lamartine a parfois du mal à joindre les deux bouts pour nourrir et élever ses six enfants, c'est sans doute qu'en bon gestionnaire un peu pingre son mari lui compte au plus juste les sommes nécessaires pour les dépenses courantes de la famille – le journal intime de Mme de Lamartine est plein des différents arrangements financiers successifs passés avec son mari. En fait, Pierre de Lamartine épargne : sinon comment expliquer qu'après avoir acquis Saint-Point en 1801 il achète en 1804 l'hôtel d'Ozenay, de belle allure, dans le quartier noble de Mâcon, à quelques dizaines de mètres de la grande demeure familiale ? En bon gentilhomme, Pierre de Lamartine se construit – pour lui et pour son fils – un patrimoine foncier et immobilier solide. Alphonse peut certes aussi mener la vie d'un hobereau campagnard. Il a tout son temps pour parcourir les propriétés familiales, à pied ou à cheval – c'est un excellent cavalier –, pour chasser, et le soir jouer aux cartes ou goûter les joies de la conversation avec les membres de la bonne société mâconnaise, nobles, bourgeois, abbés et érudits confondus. Mais cette vie trop bien réglée – l'hiver à Mâcon, la belle saison à Milly et Saint-Point – peut-elle convenir à un jeune homme de vingt ans ? C'est sans doute l'époque de sa vie où Lamartine aime le moins Milly. Il se sent confiné dans un environnement bien étroit et s'il en sort, en 1808 ou 1809, c'est presque uniquement pour des séjours de courte durée chez son oncle à Montculot, chez sa tante à Péronne ou à Lyon... Il se plaint, parfois avec amertume, de son oisiveté à son ami Virieu : « Je suis toujours à la ville, j'y mène la vie la plus sotté, la plus oisive, la plus indigne qu'il soit possible d'imaginer <sup>1</sup> » ; « depuis six mois je suis le plus grand paresseux de France <sup>2</sup> ».

En outre, il n'est pas d'une santé excellente : migraines, fièvres, maux de poitrine fréquents se succèdent, et ce ne sont pas les remèdes des Diafoirus lyonnais qui vont le remettre sur pied : « bain de jambes avec de la moutarde, des sangsues de temps en temps, du lait d'ânesse calibré \* au printemps <sup>3</sup> »...

\* C'est-à-dire qu'on y éteint un fer rouge !

Alphonse veut sortir de cette inactivité que ses maux aggravent – à moins que ce ne soit l'inverse –, mais les portes sont fermées. On a vu que, malgré ses désirs, il ne peut entrer ni dans la diplomatie ni dans l'armée impériale; et quand le tirage au sort a lieu pour le service militaire, on lui achète un remplaçant \*<sup>4</sup>. Alors que faire? Le jeune homme poursuivrait bien ses études à Paris, à Lyon ou même à Dijon, si sa famille, qui se méfie de son caractère dissipé et s'inquiète pour sa santé, ne souhaitait le garder auprès d'elle. Pour s'occuper tant bien que mal, il y aura donc quatre dérivatifs : apprendre, composer des poèmes, dépenser de l'argent et... aimer.

Lamartine complète seul son éducation sur les bases que lui ont données les Bons Pères. À Mâcon, en février 1808, il se met à l'étude des mathématiques, qu'il interrompt dès le mois de mai : sa mère le fait venir à Milly, car elle n'aime pas ses « promenades le soir fort tard et avec une société de jeunes gens dont il est impossible que l'on soit très sûr<sup>5</sup> ». L'« oncle terrible » est furieux de cette interruption – pour une fois que son neveu apprend quelque chose de sérieux – mais la bonne Mme de Lamartine « n'attache pas une grande importance à cette science<sup>6</sup> » – son fils non plus, du reste. Il étudie plus sérieusement le dessin, complète ses connaissances en latin – qui sont fort bonnes –, fait du grec – là c'est un peu moins convaincant –, apprend l'italien, qu'il maîtrisera fort bien, et se met à la musique : il s'initie à la basse. C'est bien, et puis comme le médecin a recommandé « un régime doux et peu d'études appliquantes<sup>7</sup> », point trop n'en faut... Il lit aussi beaucoup ses auteurs favoris : l'Arioste, La Harpe, Pope, Voltaire, Chateaubriand, Mme de Staël, d'autres qu'il aime moins, tel Montaigne dont la sagesse sceptique ne convient pas à son tempérament, et des contemporains aujourd'hui oubliés. Avec Virieu, qui comme lui échafaude des plans sur la comète au sujet de l'avenir glorieux qui les attend, il songe de temps à autre à participer aux concours que lancent les académies de province sur les sujets les plus variés, mais tout cela, semble-t-il, reste à l'état de projet.

En revanche, il écrit des poèmes qu'il envoie souvent à son ami préféré, en lui demandant de l'aider par ses critiques, ou à Guichard de Bienassis. Au début, ce sont des vers inspirés d'Ossian, tels ceux écrits en 1809 et adressés à Lucy L... qu'il insérera en 1844 dans les *Confidences*. Ce sont aussi des impromptus pour sa

\* À cette date, le recrutement de l'armée se fait par tirage au sort et on pouvait payer un remplaçant.

mère ou pour les réunions de notables. Alphonse fait des couplets : « il a une facilité incroyable pour tout ce qu'il veut », écrit fort justement Mme de Lamartine dans son journal à la suite d'une réception chez le notaire de Bussières<sup>8</sup>. Mais ce sont surtout des pièces légères, gracieuses, ou légèrement érotiques, écrites aussi bien en alexandrins qu'en décamètres ou octosyllabes, inspirées des petits-maîtres du XVIII<sup>e</sup> siècle ou des poésies de Voltaire. Il y est beaucoup question d'amour et des plaisirs de la vie :

Ah! donne-moi Lucrèce de quinze ans,  
Simple et gentille, et partant point volage,  
Que j'aime bien, qui m'aime davantage!  
Je te le jure, Amour, je serai sage;  
Toi qui peux tout, punis-moi, si je mens<sup>9</sup>.

Plus tard, Lamartine détruira beaucoup de ses œuvres de jeunesse qu'il reniera et méprisera; il ne les a jamais publiées, mais il nous reste celles qu'il a envoyées à ses amis.

Pour tromper son ennui, il dépense allègrement l'argent qu'on lui donne. Il est vrai qu'on ne doit pas lui en donner beaucoup, car sa famille connaît bien son penchant dispendieux. En outre les occasions de dépenses ne doivent pas être bien grandes à Mâcon, encore moins à Milly ou Saint-Point, mais peut-être jouait-on de l'argent sur les tables de jeu de la bonne société locale. Toujours est-il qu'Alphonse est à sec plus souvent qu'à son tour, et il s'en plaint fréquemment à ses correspondants : « Cette dernière sortie » [un bref voyage près du Creusot] « m'a ruiné, je me trouve à présent avec des dettes, et j'attends avec impatience le 1<sup>er</sup> janvier qui doit me remettre un peu dans mes affaires<sup>10</sup> », écrit-il le 12 novembre 1808 à Virieu; même ritournelle le 13 avril 1809 : « Je n'ai pas le sol je dois le peu que je dois recevoir<sup>11</sup> »; et le 4 août : « Je n'ai pas à présent à moi un denier<sup>12</sup>. » On pourrait multiplier les citations du même acabit.

Restent les femmes. Le jeune Lamartine, malgré sa santé un peu chancelante – mais il a parfois tendance à en rajouter quand cela l'arrange –, est clairement porté sur le beau sexe. Ses premières amours sont rustiques et ancillaires. L'adolescent de Milly jette d'abord son dévolu, en attendant mieux, sur les jeunes paysannes du coin, comme la petite Janette, qu'il cite dans ses *Mémoires de jeunesse*. Lacrevelle, repris par le marquis de Luppé, rapporte l'anecdote suivante : un jour de promenade autour de Saint-Point dans les années 1840, Lamartine revoit Janette, « une

femme d'une cinquantaine d'années, un peu épaisse de taille, mais belle encore sous les cheveux gris échappés de sa coiffe ». En voyant Lamartine, elle rougit. « Bonjour Janette, ne me reconnais-tu pas? — Oh! si, notre monsieur. Mais il y a si longtemps que les résédas sont fanés <sup>13</sup>! » À Belley, vers la fin de sa scolarité, les choses prennent une tournure beaucoup plus sérieuse, bien qu'on n'ait pas de preuves formelles. Il semble qu'à dix-sept ans il ait engrossé une brave servante; un enfant serait né <sup>14</sup>, et les Lamartine auraient donné un peu d'argent à la jeune fille pour l'élever. Alphonse lui aurait souvent rendu visite, et il y aurait aujourd'hui encore des descendants de cette liaison précoce\*. Tout cela est bien possible et Édouard Herriot prétendait posséder des lettres, mais rien n'est clairement ou complètement démontré <sup>15</sup>. Il est vrai qu'à l'époque les bonnes familles faisaient tout pour « arranger » discrètement ce genre d'affaire.

Plus profonde sur le plan sentimental est sa rencontre avec la fille du docteur Pascal, médecin et relation amicale des Lamartine, installé à Saint-Sorlin (aujourd'hui La Roche-Vineuse, bourg dont dépendait Milly). Caroline Pascal apparaît dans les *Confidences* sous les traits de Lucy L..., qui possède « des yeux d'un bleu de pervenche, des cheveux noirs et touffus, une bouche pensive [...] ; une taille où se révélaient déjà les gracieuses réflexions de la jeunesse, une démarche lasse, un regard qui contemplait souvent <sup>16</sup>... ». Elle avait « seize ans comme moi », écrit-il. En fait il en a dix-neuf, et avec lui il vaut mieux s'habituer à ce type d'« erreurs » : il sera toute sa vie fâché avec les dates, quand il ne brouille pas volontairement les pistes. Les deux jeunes gens partagent le même amour pour les poèmes d'Ossian, et Alphonse a composé dans ce style pour sa belle. Les tourtereaux se donnent rendez-vous le jour sous la terrasse de la demeure du docteur Pascal, près de Milly. Une rencontre nocturne a même lieu à cet endroit, mais la sortie sous les étoiles du jeune Alphonse n'est pas passée inaperçue aux yeux de tous, et la famille ne manque pas d'être prévenue... Lamartine a beau parler dans ses *Confidences* d'« amours imaginaires » et d'« enfantillages », on n'est pas obligé de le croire — du reste, selon ses œuvres, toutes ses amours ou presque sont chastes et innocentes. Mme de Lamartine, qui trouvait « Mlle Pascal, la fille de notre chirurgien [...] vraiment gentille », estime, comme le reste de la famille, qu'il vaut mieux

\* Mlle Marie-Renée Morin a reçu il y a quelques années la visite d'un Jésuite qui lui a tenu des propos allant dans ce sens.

mettre le holà. Le docteur Pascal est sans doute apprécié, mais de là à envisager pour Alphonse un mariage avec sa fille, suite logique à une aventure connue, il ne saurait en être question ! Les Lamartine songent à d'autres destinées matrimoniales pour le seul héritier mâle du clan. Il est donc jugé plus sage d'éloigner le jeune homme, et puisqu'il veut faire des études, eh bien ! qu'il aille à Lyon apprendre le droit ou autre chose !

Il s'y rend en janvier 1810. De droit, il n'y aura guère : tout juste de l'anglais – langue qu'il pratique vite et plutôt correctement, ce qui lui permettra de lire les bons auteurs dans le texte –, du français, du dessin et des mathématiques qu'il prend définitivement en grippe. Et à lui la belle vie ! Le soir, le programme est tout tracé : théâtre, jolies femmes et jeu sous toutes les formes.

« J'ai trouvé d'assez estimables connaissances » (au Grand Théâtre), écrit-il à Virieu. « Liberté, tranquillité, indépendance, étude, amitié, voilà ma vie <sup>17</sup> ! » Le résultat de ce genre de vie ne se fait pas attendre, et les dettes s'accumulent. Ses lettres à Virieu et à Guichard retentissent de ses dépenses faites sans compter et de son impécuniosité, et il écrira même un poème intitulé tout bonnement « Mes dettes <sup>18</sup> ». Vu la situation, le retour à Mâcon et à Milly se fera à la demande de la famille dès le mois de mai 1810, même s'il retourne passer huit jours dans la capitale des Gaules en juin, plus ou moins incognito, avec Henri-Roch Dupuys, un de ses compagnons de plaisir (« Ce voyage a été délicieux. J'ai revu quelques espèces d'amis, quelques espèces de maîtresses <sup>19</sup> »)...

Lamartine, qui a été réformé provisoirement – en raison de sa santé ? –, passe le second semestre 1810 entre les diverses propriétés familiales et le château de son ami Guichard. Il retrouve à Busnières le curé Dumont, avec qui, au long de promenades et de parties de chasse, il se lie durablement d'amitié. Il continue à lire beaucoup, notamment Voltaire, Rousseau et les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui l'éloigne encore plus, si besoin est, de la foi catholique de son enfance. Il compose aussi beaucoup de vers, incitant ainsi son oncle, pour une fois pas si terrible, à le faire recevoir membre de la Société des sciences, arts et belles-lettres de Mâcon, dont il a été lui-même un des fondateurs. Le 19 mars 1811, Alphonse y prononce son discours de réception, qui a pour thème l'étude des littératures étrangères, et qui provoque, semble-t-il, une forte impression. Dans une lettre à Virieu du 24 mars, il feint de mépriser cet honneur, pourtant pas si fréquent pour un jeune homme de vingt et un ans, mais là non plus, on n'est pas obligé de le croire.

Il est vrai que sa tête – et son cœur – sont ailleurs. Cette fois, il est réellement amoureux. L'élue se nomme Henriette Pommier. Elle est d'ascendance noble par sa mère, bourgeoise par son père, ancien conseiller au bailliage devenu juge de paix à Mâcon. Elle est du même âge qu'Alphonse et n'a donc pas « quinze ou seize ans <sup>20</sup> » comme il l'écrit dans ses *Mémoires de jeunesse*, toujours brouillé avec les dates. Dans ces *Mémoires* il raconte en détail son idylle avec cette jeune fille rencontrée au bal à la fin de 1810 et qui danse à ravir. « Elle avait la taille la plus délicate et la plus éthérée de sylphide qu'un poète pût rêver pour un gracieux fantôme ; [...] Sa tête ovale, soutenue par un cou élastique, ne regardait [lorsqu'elle dansait] que le bout de ses pieds, comme pour se rappeler qu'elle tenait encore à la terre. Ses longs cils baissés la faisaient ressembler à une statue de la Pudeur <sup>21</sup> », note-t-il cinquante ans après. La description qu'il en donne dans sa lettre à Virieu le 2 mars 1811 est plus prosaïque : « C'est une jeune personne [...] petite, bien faite, d'une très jolie figure, froide, réservée, instruite <sup>22</sup> », mais qu'importe : il confie à son ami qu'il veut épouser cette jeune fille et qu'il souffre, car Mme Pommier pense que la famille Lamartine ne consentira jamais à cette union et qu'il est préférable que les deux jeunes gens s'oublient l'un l'autre. Cette brave Mme Pommier voyait juste : pour la famille d'Alphonse, une telle union ne vaudrait pas beaucoup mieux que celle envisagée avec Mlle Pascal, d'autant que la dot de Mlle Pommier ne peut être bien conséquente. Alors, aux mêmes maux les mêmes remèdes. On songe d'abord à envoyer Alphonse passer l'hiver 1811-1812 à Paris, et, en attendant, la plus grande partie des mois d'avril et de mai se déroule à Montculot, chez son oncle bien-aimé, et chez son ami Clériade Vacher, fils d'un médecin proche de ses parents, à Saint-Gérand (Allier).

#### LE VOYAGE INITIATIQUE : L'ITALIE

À son retour à Mâcon, une surprise attend le jeune homme : on lui propose de partir pour l'Italie ! Mme de Roquemont, cousine germaine de sa mère, doit quitter Lyon, où elle habite, pour Livourne. Elle s'y rend avec sa fille et son gendre, M. Haste. Pour quelqu'un qui n'a jamais connu que le centre-est de la France, l'occasion est plus que tentante : Alphonse a appris l'italien, il connaît et admire les grands poètes (Dante, Pétrarque, l'Arioste, le Tasse, Alfieri), sans parler de ceux de l'Antiquité latine. Comment

résister alors que, depuis des mois, sinon des années, il rêve de longs et grands voyages ? Bien sûr il y a Henriette, mais « tout malheureux que je me trouve de quitter pour sept ou huit mois, tout ce que j'aime, j'en profite. La fortune ne nous sourit pas deux fois dans la vie et l'occasion n'a qu'un cheveu <sup>23</sup> », écrit-il à son cher Virieu. Quelques jours plus tard, cependant, dans une autre lettre dans laquelle il explique à son ami qu'il ne sait pas comment régler les dettes (sans doute de jeu) qu'il a accumulées à Lyon, il écrit : « Mes chagrins *d'un autre côté*\* sont à leur comble [...] ; et voilà comme toute joie est trompeuse et tout plaisir empoisonné <sup>24</sup>. » Mais enfin il quitte Lyon fin juillet et passe d'abord par Chambéry où il retrouve Virieu qu'il n'avait pas revu depuis deux ans et demi. Les deux amis vont faire ensemble un « pèlerinage » aux Charmettes, sur les traces de Jean-Jacques Rousseau, puis Lamartine continue sur Livourne, où il arrive le 26 août, après avoir traversé les Alpes et être passé par Turin, Milan, Parme, Plaisance, Modène et Bologne. Il est ébloui par la beauté des Alpes, trouve en Turin une très belle ville, mais n'apprécie guère l'Italie du Nord et ses cités : à Milan, seuls le Duomo et la Scala trouvent grâce à ses yeux. Florence lui plaira davantage, après plusieurs visites, mais sans l'enthousiasmer <sup>25</sup>. À Livourne, il va séjourner deux mois. De ce port italien, alors français – la Toscane appartient à cette date à la France des cent trente départements, qui s'étend de Rome à Hambourg –, il se sert comme d'une base pour visiter la Toscane. Il perfectionne aussi ses connaissances linguistiques de manière plutôt agréable : « J'ai pensé que le meilleur moyen de bien savoir l'italien était d'être obligé de le pratiquer et de le parler nuit et jour : une charmante petite Italienne de 16 ans tout au plus, qui loge vis-à-vis mes fenêtres, a fait en tout point mon affaire », écrit-il à Virieu le 26 août. Il a beau préciser que cette maîtresse, il l'a « sans amour, mon cœur est trop pris où tu sais <sup>26</sup> », on peut, à bon droit, s'étonner d'une telle désinvolture, voire en être choqué...

Le voyage prend alors une autre tournure. En octobre, M. Haste, dont le père est décédé, doit regagner Lyon. Lamartine demande à son père l'autorisation de poursuivre vers le sud, et sans attendre la réponse, qui sera positive, part vers la Ville éternelle. Celle-ci lui « plaît au-delà de toute expression <sup>27</sup> », indique-t-il à Virieu, mais ses « Carnets de voyage <sup>28</sup> » nuancent sensiblement ce jugement.

\* Souligné par Lamartine.

Plus tard, dans ses *Mémoires de jeunesse*, il notera que la ville est « bien triste et bien déserte <sup>29</sup> », Napoléon ayant en 1809 déporté à Savone le pape, suivi par tout le Sacré Collège des cardinaux. Dans les *Confidences*, il retient surtout les impressions que lui ont laissées le Colisée et Saint-Pierre. Il découvre également Raphaël, qui deviendra son peintre favori. Dans la Ville éternelle, il se lie aussi avec Claude de Fréminville, sous-préfet et ami de Virieu ; ce fonctionnaire cultivé lui fait réellement découvrir Platon, qu'il avait déjà abordé à Belley. Puis il se rend à Naples où Virieu doit venir le rejoindre.

Là, c'est vraiment l'enthousiasme, qu'on retrouve aussi bien dans son courrier que dans ses écrits postérieurs : « Les mots me manqueraient pour te décrire cette ville enchantée, ce golfe, ces paysages, ces montagnes uniques sur la terre, cet horizon, ce ciel, ces teintes merveilleuses <sup>30</sup> », écrit-il le 28 décembre à Virieu, qu'il presse d'arriver. Il visite tout : le Vésuve, Herculanium et Pompéi, Pouzzoles et la *Solfatara*, le golfe de Baïes et le Pausilippe, le tombeau de Virgile, la maison du Tasse et la ville entière où règne Murat qui semble bien accepté par la population. Il visite tout, même ce qu'il ne devrait pas : la rue de Tolède, où sont installés les tripots et les prostituées. Encore une fois, les conséquences se font vite sentir : il n'a plus un sou et se retrouve une fois de plus endetté, tout son argent ayant filé aux mains des filles et sur les tables de jeu (pour la première fois, dans ses *Mémoires de jeunesse*, il reconnaît sa passion du jeu, mais il la date de Naples, alors qu'elle est bien antérieure). Ses parents, oncles et tantes s'étaient cotisés pour lui permettre de prolonger son voyage, mais Mme de Lamartine note que la somme « n'est pas bien considérable. Enfin, il ménagera de son mieux pour pouvoir aller plus loin, cela l'accoutumera à l'économie, dont il avait grand besoin <sup>31</sup> ». Les mères aimantes ont parfois de ces naïvetés...

Devenu, comme il le dit lui-même, « un lourd composé de paresse, de mollesse, de fierté et de petitesse <sup>32</sup> », il quitte, probablement par manque d'argent, l'auberge où il loge pour trouver un toit chez M. Darest de La Chavanne, frère de Mme de Roquemont et directeur de la Manufacture des tabacs du royaume de Naples. Là, il fait une rencontre (ou deux ?) qui va marquer sa vie et surtout son œuvre : Graziella.

Il est malaisé de savoir ce qui s'est réellement passé à ce moment. Dans les *Confidences* et son beau texte sur le sujet, *Graziella* <sup>33</sup>, Lamartine raconte qu'avec son ami (Virieu l'a enfin



rejoint) il s'est lié, en se promenant sur la plage, avec un vieux pêcheur et son jeune fils. Ceux-ci acceptent de les embarquer comme apprentis rameurs mais, un jour de forte tempête, ils ne peuvent les ramener à Naples. Tous se retrouvent alors sur l'île de Procida, où le pêcheur les accueille dans sa modeste demeure. Lamartine y fait la connaissance de la femme du brave homme et surtout de sa fille de quatorze ans, Graziella, ouvrière dans une fabrique de corail à Naples. Durant les belles journées passées sur l'île, la toute jeune fille va tomber amoureuse du beau Français, qui lui lit si bien, en le traduisant, *Paul et Virginie*. De retour à Naples, Lamartine tombe malade et c'est Graziella qui vient le soigner. Les deux jeunes gens continuent à se voir, puis un jour Graziella disparaît : lorsque Lamartine la retrouve, elle explique qu'elle s'est enfuie pour ne pas épouser son cousin Cecco, décision à laquelle sa famille finit par se résigner. Mais après une période où l'idylle se poursuit, Lamartine doit rentrer en France où il apprend que la jeune corailleuse est morte d'une maladie de langueur et, en fait, d'amour pour lui.

Ce bref et sec résumé ne rend pas la beauté et les charmes du texte de Lamartine, qui constitue une de ses plus belles œuvres en prose. Mais, pour beau qu'il soit, ce petit roman ne respecte en rien la chronologie et la durée du séjour du poète à Naples, et il est clair que Lamartine brode. Il le dira plus tard dans ses *Mémoires de jeunesse*, qu'il écrira à partir de 1863 et où il raconte une tout autre histoire : en arrivant pour la première fois chez Dareste de La Chavanne, il le trouve attablé en compagnie de deux jeunes femmes ; l'une, « de vingt à vingt-cinq ans [...], sans rien de remarquable », est Antoniella, qui surveille les ouvrières travaillant dans la manufacture de tabac ; l'autre est « une ravissante jeune fille <sup>34</sup> » de quatorze ans qui assiste la précédente : Graziella, fille d'une pauvre famille de pêcheurs de Procida. Celle-ci, sans que Lamartine s'en rende compte, tombe amoureuse de lui et, quand il part quelques jours pour le Vésuve, elle retourne dans son île en lui laissant un bref message mouillé de larmes : « Du moment que vous avez pu partir, je ne veux plus rester ; je ne vous verrai plus <sup>35</sup>. » Torturé de chagrin, Lamartine part la rejoindre. Il affirme ensuite que tout le reste du récit des *Confidences*, y compris la fin, est exact. On peut en douter sérieusement. De retour en France, Lamartine écrit à Virieu resté à Rome : « Je suis en peine de cette pauvre petite Antonielle ; je ne retrouverai peut-être jamais un cœur comme celui-là <sup>36</sup> » ; le 26 janvier 1813, dans

une lettre au même, il parle de Daresté et de « *la sua Antoniella* <sup>37</sup> », ce qui laisse à penser que l'intendante de la manufacture a été la maîtresse du directeur avant d'être celle de Lamartine. Antoniella se serait mariée en 1813 (« Antoniella [...] me mande qu'elle est mariée depuis quelques mois <sup>38</sup> », écrit Alphonse à son ami le 9 novembre 1813), et elle serait morte au début de 1815 « de la poitrine <sup>39</sup> », donc de tuberculose – contractée auprès de Lamartine ? On ne sait trop du reste à quoi ressemblait Antoniella. Lamartine parle dans ses romans d'une jeune fille aux cheveux noirs et aux yeux bleus, mais une indication plus précise figure dans sa lettre du 26 mars 1819 à Virieu. À propos de la fille de Mme de Staël, la duchesse de Broglie, Lamartine écrit : « As-tu remarqué à quel point c'était le portrait d'Antonielle pour le front, les yeux et presque tout <sup>40</sup> ? » Nous avons des portraits de la duchesse de Broglie, fort jolie femme au demeurant, mais aux yeux bruns et aux cheveux plutôt châtain...

La correspondance avec Virieu, dévoilée complètement grâce au travail de Marie-Renée Morin <sup>41</sup>, oblige à préférer la version prosaïque et sans doute la plus exacte de cette histoire : Lamartine a eu comme maîtresse l'intendante de la manufacture, qui auparavant dispensait ses faveurs au directeur... Il faut noter que cette hypothèse diffère sur quelques points des travaux d'Abel Verdier. Il pense que Mariantonia Iacomino, née en 1794 et dite Antoniella, aurait été l'assistante de sa sœur aînée auprès de Daresté ; Antoniella aurait bien été d'abord la maîtresse de Daresté et serait morte le 31 mai 1816 <sup>42</sup>.

Au fond, peu importe ces détails et qu'Antoniella ait été ou non Graziella. Ce qui compte, c'est que Lamartine a sublimé sa rencontre avec une petite Napolitaine bien modeste, et en a fait une de ses principales sources d'inspiration. Graziella sera sa première « Elvire », qu'on retrouvera dans de nombreuses élégies \*, ou dans des poèmes des *Méditations* et des *Harmonies poétiques* comme *Novissima Verba* et *Le Premier Regret*, sans oublier le beau texte des *Confidences* dont on a déjà parlé. Cette aventure italienne se retrouve aussi dans deux autres romans de la vieillesse de Lamartine : *Fior d'Aliza* (1863) et *Antoniella* (1867), qui sera son dernier ouvrage romancé. De ce premier voyage en Italie, Lamartine rapportera d'autres souvenirs et impressions fortes, notamment de paysages, qu'on retrouvera dans les *Méditations poétiques*

\* Beaucoup ont été détruites par Lamartine lui-même.

(*Le Golfe de Baya*) ; mais c'est Graziella qui demeure avant tout, et c'est elle que le poète pleure dans *Le Premier Regret* :

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente  
Déroule ses flots bleus aux pieds de l'oranger  
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,  
Une pierre petite, étroite, indifférente  
Aux pas distraits de l'étranger!

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes.  
Un nom que nul écho n'a jamais répété!  
Quelquefois seulement le passant arrêté,  
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,  
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,  
Dit : Elle avait seize ans ! c'est bien tôt pour mourir <sup>43</sup> !

#### L'OISIVETÉ ET LES AMOURS, TOUJOURS

Le retour d'Italie n'est pas très joyeux, car Lamartine sait qu'il va « retrouver tous [ses] maux <sup>44</sup> ». Très vite, dans sa vie quotidienne – mais pas dans son inspiration – Naples et Graziella s'estompent : car, à part Virieu qui est seul au courant, à qui parler de cet amour si plébéien ? De toute manière, dès son retour en mai 1812 à Mâcon, la réalité l'assaille. Dans sa lettre à Virieu du 27 mai, il raconte l'entrevue, qu'il a eu bien du mal à obtenir, avec Henriette Pommier. La mère de la jeune fille assiste à l'entretien. Alphonse réaffirme sa flamme, mais on lui répond que tout est fini et on lui fait rendre les lettres qu'il a reçues... Quinze mois plus tard, en août 1813, Henriette Pommier épousera un certain Leschenault du Villard, et le père de Lamartine sera témoin au mariage, ce qui laisse à penser qu'il n'y était peut-être pas entièrement étranger, trop heureux d'éloigner définitivement la donzelle de son fils.

Lamartine proclame qu'il aime toujours Henriette et qu'il est bien en peine d'Antoniella. Mais, dans une même lettre, il écrit : « Je cherche ici une maîtresse pour *dormire* \* parce que je n'ai que ce moyen-là de me calmer l'imagination et les nerfs[...] <sup>45</sup> . » En fait, le jeune coureur de jupons a déjà trouvé : il s'agit de Nina de Pierreclau, épouse d'Adolphe de Pierreclau, propriétaire d'un château médiéval à côté de Milly. Nina a beau être belle, il n'en est

\* En italique dans le texte.

pas réellement amoureux. Il n'empêche, Nina donne naissance le 1<sup>er</sup> mars 1813 au jeune Léon de Pierreclau, qui est indubitablement le fils de Lamartine : la ressemblance est assez frappante, au moins pour l'allure générale, et cette fois il ne se dérobera pas (contrairement à la première naissance dont on a parlé, si elle a bien eu lieu : il est vrai que Nina de Pierreclau n'est pas une servante, mais une jeune femme noble). Lamartine assurera l'éducation du jeune Léon, auquel il restera toujours attaché et attentif. Celui-ci fera une carrière judiciaire – il sera substitut du procureur à Mâcon en 1838 – puis préfectorale – il deviendra sous-préfet d'Apt en 1840. Il mourra très jeune, à vingt-huit ans, ce qui chagrinerait beaucoup son père, qui avait perdu ses enfants légitimes. Il avait épousé en 1838 une nièce de Lamartine, Alix de Cessiat.

La belle Nina, elle, sort très vite de la vie de Lamartine, même si elle est sans doute plus amoureuse qu'il ne l'est. En 1817 son mari la quitte et elle mènera alors une existence fort médiocre.

De leur côté les parents d'Alphonse lui ont trouvé, sinon une occupation, du moins une fonction. Durant son voyage en Italie, Pierre de Lamartine, qui a de bonnes relations avec le préfet, a fait nommer son fils maire de Milly. En fait il s'agit avant tout de lui éviter ainsi la conscription, la Grande Armée ayant besoin de plus en plus d'hommes pour la campagne de Russie. C'est la première fonction publique de Lamartine : « Je m'en acquittai facilement et à la satisfaction unanime de ce petit village <sup>46</sup> », écrit-il dans ses *Mémoires politiques*.

Cela me donna un premier sentiment d'administration populaire. J'y fis de la charité légale et quelques dépenses somptuaires, au moyen de centimes additionnels et de cotisations volontaires montant à quelques centaines de francs. J'y couvris un puits d'une grosse pierre non taillée, pour que l'eau, rare dans le rocher, n'y fût pas souillée dans les temps pluvieux. Ce fut mon seul monument d'édilité sur la terre. Une roue en bois et une corde pour tirer le seau public avec moins de peine et de danger pour les jeunes filles de la fontaine achevèrent mon ouvrage <sup>47</sup>.

Bon début, bien concret et instructif pour un futur homme politique, mais fort peu astreignant. Comme il n'est toujours pas question de carrière au service d'un Empire dont l'appétit de puissance apparaît sans bornes, Lamartine va donc, pendant près de deux ans, mener la même vie qu'avant son séjour transalpin : femmes, jeu, dettes, maladies et écriture.

Le *Journal* de Mme de Lamartine, si précieux pour connaître la vie d'Alphonse et la manière dont il est perçu par sa famille, est silencieux sur les premiers mois du retour du jeune homme. Et pour cause : les pages correspondantes en ont été arrachées. Les pages, mais pas la table des matières qui porte les mentions suivantes : « découragement, oisiveté<sup>48</sup> ». On peut penser que Lamartine est pour quelque chose dans cette disparition, à moins que la responsable ne soit sa nièce Valentine de Cessiat, la bigote compagne de ses dernières années. Néanmoins, la suite du journal, comme la correspondance avec Virieu, est éclairante.

Il serait fastidieux, et du reste impossible, de chercher à établir la liste de toutes les femmes que Lamartine a aimées – et le mot convient finalement peu – durant cette période. À Mâcon, c'est « une jolie petite actrice » dont il est « presque amoureux ». Mais, comme il l'écrit lui-même, « il faut que j'aime n'importe qui<sup>49</sup> ». C'est ce qu'il fera à Paris, où il séjourne d'avril à août 1813 ; même s'il écrit que son état de santé lui interdit la fréquentation de femmes, cela ne le retient guère. Il pratique aussi l'amour vénal : « Longchamp a été peu magnifique, cela ne valait pas, à beaucoup près, les filles de Tolède et de Capo di China [le quartier des prostituées de Naples]<sup>50</sup>. » Le résultat de ces divers ébats ne se fait pas attendre : immanquablement, il contracte une « chaude-p..., la plus cruelle et compliquée des plus fâcheux accidents<sup>51</sup> ». Tristes amours, bien moroses, que ne vient pas rehausser la liaison de plus en plus épisodique avec Nina « qu'il n'aime que tous les quinze jours, quand il est las du veuvage<sup>52</sup> ».

Le jeu et les dettes viennent compléter le tableau de cette vie dissolue et sans doute assez morne dans son oisiveté et ses plaisirs faciles. Même Mme de Lamartine, pourtant souvent bien aveugle envers son fils chéri, note qu'elle a appris qu'Alphonse jouait, et lorsqu'elle vient le chercher à Paris en septembre 1813, elle découvre avec tristesse que le jeu est « sa seule ressource<sup>53</sup> ». « Ressource » est beaucoup dire, car il passe son temps à emprunter, vu qu'il a très vite épuisé à Paris l'argent de son séjour ; et dès le 26 juin, Alix confie à son journal intime son « chagrin » : « Le tailleur d'Alphonse lui a envoyé un mémoire de plus d'onze cent francs, lequel mémoire, par surprise, est tombé dans les mains de mon beau-frère \* ce qui l'a fort indisposé ainsi que mes belles-sœurs. Le mécontentement est retombé sur moi [...]. J'ai beaucoup pleuré [...], Alphonse s'est excusé tant bien que mal [...],

\* C'est le fameux « oncle terrible ».

mais tout cela n'empêche pas qu'il ne soit très dissipateur et qu'il n'ait sûrement beaucoup de dettes, ce qui me fait trembler<sup>54</sup>. »

On ne peut s'empêcher d'être ému par la tristesse de la pieuse Alix, prise en tenailles entre un fils qu'elle aime mais dont elle est bien obligée de constater les vices, et sa belle-famille qui lui fait injustement supporter la responsabilité de la situation.

En se rendant à Paris, Mme de Lamartine réglera – par des emprunts – quelques-unes des dettes les plus criantes d'Alphonse, mais ce sera loin de suffire. Et Alix ignore encore que son fils doit de fortes sommes à Adolphe de Pierreclau – celui-là même qu'il a cocufié ! Il ne remboursera l'argent qu'en 1816, grâce à l'aide de Virieu, de Vignet et d'une amie de sa mère, leur voisine à Mâcon, Mme Paradis... Tout cela est tout de même assez sinistre.

Pour aggraver le tout, Alphonse est souvent malade. Ses maladies sont peut-être en partie dues à son genre d'existence et à son mal de vivre, qu'elles empirent sans doute à leur tour. Elles ont pu être exagérées par le jeune homme lui-même pour justifier une certaine paresse, elles ne l'empêchent pas de se conduire comme on sait, mais elles n'en sont pas moins réelles. En Italie déjà, il est sans doute un moment souffrant. Dès son retour en Bourgogne, il retombe « dans l'état de maladie de poitrine et de nerfs<sup>55</sup> » où il était avant son départ, et les migraines continuent à l'assaillir. Il revient en mars 1813 avec des maux « à la gorge et aux nerfs<sup>56</sup> » du voyage qu'il a fait à Saint-Amour, en Franche-Comté ; il y a accompagné sa sœur Cécile, qui vient de se marier avec M. de Glans de Cessiat. À Paris, il lui arrive d'être « étendu sur le grabat, crachant le sang<sup>57</sup> ». Cela s'arrange un peu ensuite, mais c'est parce qu'elle craint pour sa santé, voire pour sa vie, qu'Alix part en hâte le chercher à Paris. Il est vrai qu'elle le découvre d'abord par hasard dans la capitale « dans un cabriolet qu'il menait avec un autre jeune homme et [il] avait l'air fort gai<sup>58</sup> », ce qui la rassura beaucoup, écrit-elle. Touchante Alix !

Durant toute cette période, Lamartine lit toujours autant : des auteurs anglais comme Richardson et sa *Clarisse Harlowe*, des Italiens comme Pétrarque et Alfieri, ou les auteurs français de théâtre. Surtout, il continue à écrire. Sans doute parce que son talent a mûri au contact de l'Italie, peut-être aussi parce que sa vie est moins gaie, il compose moins de petites pièces légères et bien plus d'élégies, dont le genre est plus propice à l'expression de la mélancolie et des tourments de l'âme. Cela ne l'empêche pas d'écrire une « satire sur le jeu » qu'il lit à l'académie de Mâcon, ce

Florence ou la maîtrise littéraire.....	137
Le retour en France : deuils et succès (1828-1830).....	143

#### CHAPITRE IV

L'EXPRESSION DE LA PENSÉE POLITIQUE (1830-1833).....	151
1830 : Clairvoyance sur la chute des Bourbons, réticences envers Juillet.....	153
Premiers faux pas électoraux.....	160
<i>Sur la politique rationnelle</i> , synthèse de la pensée politique lamartinienne.....	166
Le <i>Voyage en Orient</i> : douleurs et réflexions.....	189

#### CHAPITRE V

LAMARTINE DÉPUTÉ : LE SPLENDIDE ISOLEMENT (1833-1848)	209
Le conservateur réformiste et le « parti social ».....	211
Un poète, lyrique, épique... et déiste.....	244
Lamartine acteur isolé et influent de la vie politique (1839-1842).....	257
Lamartine, opposant et toujours solitaire (1843-1848).....	286
<i>L'Histoire des Girondins</i> , manifeste de la pensée politique lamartinienne (1847).....	312

#### CHAPITRE VI

CENT JOURS AU POUVOIR OU LES GIRONDINS EN ACTION (février-juin 1848).....	327
Lamartine arrive au pouvoir (février 1848).....	329
La politique intérieure de Lamartine : l'impossible conciliation	354
Le 17 mars : un succès pour Lamartine.....	359
La journée du 16 avril : l'échec de l'extrême gauche.....	363
Les élections du 23 avril et le triomphe des modérés.....	369
Le 15 mai : la journée des dupes.....	376
Du 15 mai aux journées de juin: la tension monte.....	381
L'horreur des journées de juin.....	385
La politique extérieure : la réussite du diplomate.....	391

#### CHAPITRE VII

UNE VIEILLESSE ÉPROUVANTE (1848-1869).....	415
Le retour à l'isolement (juillet-décembre 1848).....	417
La fin de la carrière politique (1849-1851).....	433
Vieillesse sombre et travaux forcés littéraires (1852-1869) ..	449

## ÉPILOGUE

LAMARTINE APRÈS LAMARTINE.....	467
NOTES .....	479
Introduction .....	482
Chapitre I.....	483
Chapitre II.....	485
Chapitre III.....	490
Chapitre IV.....	494
Chapitre V.....	497
Chapitre VI.....	504
Chapitre VII.....	507
Épilogue.....	511
BIBLIOGRAPHIE .....	513
INDEX.....	521